

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



N° 41

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

— Il y a 80 ans, la Grande Guerre —

□ La grand'peur du grand patronat □ Radio-Courtoisie : consignes de boycott □ Ruanda : Lugan interdit de médias □ Mademoiselle Renée Saint-Cyr et le bonheur □ Cohen se réjouit de n'être pas patron □ et ADG joue les marchands de Tapie

Lettres de chez nous

Remarques et souvenirs...

Je me suis décidé, en raison de l'intérêt que présentent pour moi vos différentes rubriques, à m'abonner au *Libre Journal*.

Si je puis me permettre une remarque relative à la rubrique "*Fidèle au poste*", je regrette que vous n'ayez pu mentionner le superbe film "*Crime de guerre*", ne serait-ce que pour relever la remarque de l'avocat de la défense du principal accusé coupable d'avoir exécuté froidement femmes et enfants : "N'oubliez pas, il y a eu aussi Katyn, Hambourg, Dresde, Hiroshima, respectivement 10 000, 30 000, 250 000 et 150 000 morts tués par les Soviétiques et les Anglo-Américains. Que représentent, dès lors, les 642 victimes d'Oradour-sur-Glane ?

Pauvres victimes innocentes, certes, mais perdues dans la masse des centaines de milliers d'innocents sauvagement exécutés durant ce cruel conflit.

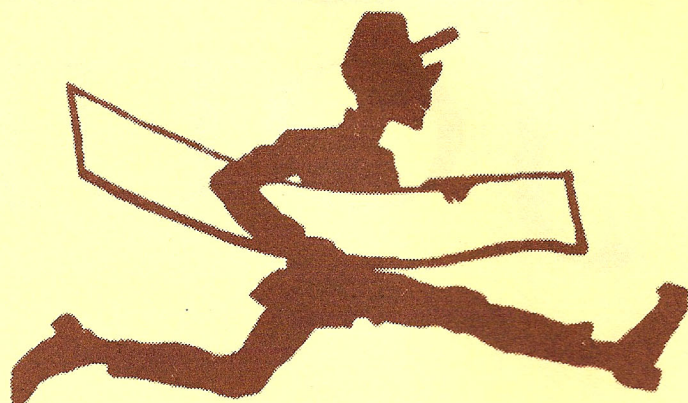
J'ai 73 ans. Je me suis engagé volontaire en 1939, à 18 ans, ai été fait prisonnier dans l'Aisne en mai 40. Libéré en 45, j'ai vu des horreurs et assisté à des scènes qu'on ne peut se représenter si on ne les a pas vécues.

R.V. (*Le Teich*)

Votre pensée... la mienne...

Ce n'est pas votre insistance à m'adresser des exemplaires gratuits qui me pousse à m'abonner à votre revue, mais le fait de représenter avec constance une forme de pensée qui tend malheureusement à disparaître.

D.B. (*Firminy*)



Antidote

C'est confuse que je reçois votre gentil rappel à l'ordre pour mon réabonnement ; nous qui sommes des lecteurs assidus depuis le numéro 1 !

Donc, avant tout, voici mon chèque pour deux ans de réabonnement. Vous êtes lu (et écouté le mercredi soir) avec passion par toute la famille, en particulier mes trois enfants (20, 19 et 18 ans) pour qui vous êtes un sérieux

antipoison à ce que médias et facultés réunis cherchent à leur fourrer dans le crâne. Alors, un immense merci à vous tous d'une mère de famille parfois bien angoissée de constater l'ineptie et la monstruosité de ce qu'on peut leur apprendre à l'université. Et pourtant, il faut bien passer les examens de préférence avec... succès, ce qui implique de montrer qu'on a bien appris les leçons officielles !

Mme M.L. (*Paris*)

Adresse du "*Libre Journal*"

Le courrier doit être exclusivement adressé à : **S D B**

139, boulevard de Magenta 75010 Paris Téléphone :

Abonnements et Rédaction : 42 80 09 33 Télécopie : 42 80 19 61

LE LIBRE JOURNAL
de la France Courtoise

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal de la France Courtoise » est édité par la Sarl de presse SDB, au capital de 2 000 francs
- Principaux associés :
Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371

- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Ange tutélaire :
Françoise Varlet
ISSN : 1244-2380
Ce numéro contient un encart de 2 pages entre les pages 12 et 13

Renseignements et abonnement à **SDB**,
139 boulevard de Magenta 75010 Paris
42.80.09.33

139, boulevard de Magenta
75010 Paris
Tél. : (1) 42.80.09.33.
Fax : (1) 42.80.19.61.

Editorial

« Jouir sans entraves », disaient-ils

Un quotidien du matin interroge « Gérard », détenu sidaïque gracié par Mitterrand. Cet ancien braqueur remercie-t-il le président de la République ? ses compagnons de détention dont la pétition a alerté l'Elysée ? la société qui l'accueille et le prend en charge alors qu'il l'a volée ? L'aumônier protestant qui l'a accueilli dans sa famille ?

Pas du tout.

Il proteste, il accuse, il dénonce les conditions de sa libération.

« On m'a jeté dehors ! On ne m'a même pas donné une capote. C'est insensé, il a fallu que je me débrouille tout seul. »

Et quand on demande à ce malade en phase terminale ce qu'il fera de cette liberté retrouvée avant l'échéance fatale, il répond : « Mon rêve serait de rencontrer Johnny Halliday. Je lui ai même écrit une chanson. »

Une capote et Johnny. Voilà le viatique que ce moribond réclame.

On est saisi d'effroi devant un tel mélange d'ingratitude, de vide spirituel, de médiocrité et de sottise affiché jusqu'aux portes de la mort.

Pourtant, « Gérard » est typique de notre société.

L'assistanat d'Etat remplaçant la charité a produit des gueux arrogants qui exigent l'aumône comme un dû, des fonctionnaires de la mendicité.

La lutte contre « l'exclusion » a interdit toute idée de responsabilité individuelle dans la transmission du Sida qui, si l'on excepte les victimes de transfusions empoisonnées, est pourtant la sanction annoncée de comportements antisociaux, déviants et dangereux (homosexualité, vagabondage sexuel, toxicomanie).

La célébration à jet continu du « Chobize » a créé un nouvel Olympe où siègent les derniers dieux devant lesquels on se prosterne.

En un mot, Gérard est le symbole d'une société inversée, d'une société vide et glacée, sans autres valeurs que les sempiternels rabâchages consensuels, sans autre espérance que la satisfaction immédiate des désirs les plus sordides, sans autre pourvoyeur que l'Etat, sans autre référence que la publicité, sans autre transcendance que les paillettes et le clinquant des variétés télé.

Une société où des zombies crèvent du Sida physique, mental, moral et spirituel en gueulant contre l'Etat incapable de supprimer, en les décrétant anticonstitutionnels et illégaux, les fléaux réactionnaires et parfois racistes qui interdisent de jouir sans entraves comme le promettait pourtant le fameux slogan soixante-huitard.

S de B



AVIS



Le comité d'entreprise de la RATP s'était opposé, au nom de la laïcité, à une association de fonctionnaires israéliens qui prétendait organiser aux frais dudit comité une colonie de vacances confessionnelle. La cour d'appel a donné raison à l'organisation israélienne, condamnant le comité d'entreprise laïc à près de deux cent mille francs de dommages.

Avis aux catholiques qui voudraient faire payer les pèlerinages par leurs administrations. Ça marche !

EXPULSION



Une jeune Rwandaise d'ethnie tutsie réfugiée en France depuis un an vient de se voir signifier son expulsion par le même gouvernement qui va accueillir les anciens égorgeurs du FLN menacés par le FIS. Motif : son dossier de demande de statut de réfugiée "ne permet pas de tenir pour avérés les faits allégués et pour fondées les craintes énoncées". Si elle n'a pas les moyens de payer son voyage de retour, on pourrait la réexpédier aux Hutus en plusieurs colis de trois kilos contre remboursement...

ASSASSINS



La "Food and drug administration", service américain chargé de la lutte contre la fraude dans l'alimentation et la pharmacopée, vient d'établir que, contrairement à leurs dénégations, les industriels du tabac ont bien introduit dans les cigarettes un tabac génétiquement modifié contenant une dose de nicotine double de la normale et créant une accoutumance ainsi que des produits ammoniacés dont l'effet est de doubler le taux de transfert de la nicotine du tabac dans le sang du fumeur.

Quelques nouve

La grandeur des grands patrons

Quelques jours après la proclamation des résultats des élections européennes, Jean-Marie Le Pen recevait une étrange visite : celle d'un émissaire du grand patronat français.

C'était la première fois depuis longtemps que cette puissance prenait contact, de manière quasi officielle, avec le chef de file de la droite française.

L'émissaire était, à l'en croire, venu expliquer au président du *Front national* les raisons pour lesquelles, ainsi que le fait apparaître le Rapport officiel sur le financement des partis politiques par les entreprises, les grands patrons n'avaient jamais apporté d'aide financière à un mouvement représentant près de cinq millions d'électeurs alors qu'ils avaient montré tant de générosité à l'égard de groupes, voire de groupuscules, moins représentatifs.

La visite paraissait incongrue et, en tout cas, superfétatoire jusqu'à ce que Le Pen en comprît le motif caché : l'émissaire avait pour mission de lui mettre en main un marché ahurissant.

Le patronat était désormais prêt à consentir une aide financière au *Front national*.

A condition que Le Pen s'engage à se désister en faveur du candidat de "la droite" le mieux placé

après lui au cas où il arriverait en tête à l'issue du premier tour de la prochaine élection présidentielle en mai 1995.

En d'autres termes, dans la meilleure tradition des matches de boxe truqués, les managers du champion en titre étaient prêts à payer le challenger pour qu'il se couche avant la fin du combat.

Le marché, qui, entre parenthèses, montre en quelle estime ces gens accoutumés à négocier avec les partis "officiels" tiennent la classe politique, peut paraître incroyable ; il se fonde pourtant sur un raisonnement tout à fait sérieux.

1) Les dernières élections européennes ont établi de manière définitive que les manœuvres contre la droite nationale échouent. La calomnie et les attaques personnelles ont échoué, la censure et l'interdit médiatique ont échoué, l'étranglement financier a échoué et, enfin, la captation de voix montée à la faveur du lancement de la liste de Philippe de Villiers a échoué puisque tout démontre que "l'outsider" des Européennes a trouvé son électorat, non pas, comme les stratèges s'y attendaient, chez les tièdes de Le Pen, mais bien plus chez les durs du RPR et de l'UDF.

2) Il existe donc en

France un noyau nationaliste désormais incassable qui représente, selon la nature et le mode de scrutin, de 10 à 15 % des suffrages exprimés. La solidité et les dimensions de ce noyau étant proportionnels à la personnalisation de l'élection (les moins bons résultats sont enregistrés dans des consultations locales, les meilleurs à la Présidentielle, les moyens dans les scrutins de listes à la proportionnelle).

3) Ces 10 à 15 % de points représentent, selon le taux d'abstention, de deux millions et demi à cinq millions de voix. Largement plus qu'il ne faut pour faire basculer une majorité qui, depuis des années, se joue en France sur 2 à 8 % des voix. ou, si l'on préfère, sur un différentiel de sept cent mille (Giscard-Mitterrand en 81) à deux millions et demi de voix (Chirac-Mitterrand en 88).

4) Les suites politiques des élections européennes ont fait apparaître que, si Pasqua ne parvient pas à mettre en place un système fiable de "primaires" au sein de la majorité (personne n'y croit plus, à commencer par l'intéressé lui-même), la multiplicité des candidats "libéraux" entraînera une dispersion des voix qui placera Le Pen en tête de la droite à l'issue du premier tour.

Le calcul est aisé : à ce



lles du marigot

jour, on sait de façon quasi certaine que la droite aura, outre Le Pen, à se déterminer entre cinq, six, voire sept candidats : Chirac et Balladur sûrement, Giscard très probablement, Villiers, selon toute probabilité, Barre à coup à peu près sûr ; peut-être Séguin si, contrairement à ce qu'il a exigé, ses solutions ne sont pas retenues ; et, pourquoi pas, Méhaignerie et Léotard. Voire Pasqua.

Les droites recueillent, selon les sondages, 54 % des intentions de vote.

Au regard des résultats de la Présidentielle de 88 et des consultations qui, depuis, ont démontré la solidité de son électorat, Le Pen peut espérer renouveler son score de 14,6 % ; Balladur et Chirac auront à se partager ce qui restera des 24 % du RPR quand Séguin et Barre y auront grappillé quelques points ; Villiers peut faire 6 % une fois que ses électeurs circonscriptionnels des Européennes auront regagné leur camp d'origine (RPR ou UDF) ; Giscard, Barre, Léotard se partageront le reste de l'électorat libéral, soit 10 %.

Quelque traitement que l'on fasse subir aux chiffres, il faut se rendre à l'évidence : dans ce cas de figure, sauf effondrement brutal de son électorat dont on ne voit pas pourquoi il se débanderait en 95 après vingt ans de résistance et de progression, Le Pen est assuré de se trouver en tête à l'issue du premier tour.

C'est en tout cas le calcul qui fonde l'analyse du patronat.

La suite relève de l'extrapolation.

Ou Le Pen gagne, et, pensent les grands patrons,

c'est la révolution ; qu'elle naisse dans la rue sous la pression des coteries ou dans les palais ministériels où le nouveau pouvoir ne manquerait pas de faire souffler un formidable vent de réforme.

Ou il perd, face au désormais traditionnel "Front républicain" rassemblant la vraie gauche et la fausse droite ; et la gauche en reprend pour sept ans.

D'où l'idée d'acheter le retrait de Le Pen à l'issue du premier tour ; le président du Front national négociant alors, avec le mieux placé de ses concurrents de droite, un désistement qui serait récompensé, en cas de victoire, par une participation au gouvernement.

Mais, demandera-t-on, dans quelle cervelle a pu germer un plan aussi diabolique ? Certainement pas dans celle d'un capitaine d'industrie. Si le grand patronat mettait autant de malice à conduire ses propres affaires qu'il en met à touiller le chaudron de sorcière politicien, on n'aurait pas cinq millions de chômeurs en France.

Alors ?

Eh bien, tout simplement dans le cerveau de Monsieur Barre qui, quand il n'est pas assoupi, continue à tourner à vide conformément à la mécanique administrativo-universitaire.

Barre est, en effet, convaincu d'être, sinon le second à l'issue du premier tour, du moins le seul à pouvoir "gérer" victorieusement un second tour dans l'hypothèse d'un retrait de Le Pen en sa faveur. Tous les autres candidats veraient, selon lui, se mobiliser le Front républicain

contre eux s'ils recevaient ce "baiser de la mort" que serait le désistement du président du *Front national*.

On admirera le raisonnement.

Mais le plus drôle reste à venir : une fois assis devant Le Pen, l'émissaire du grand patronat n'a pas osé présenter clairement ses propositions à son hôte qui, pourtant, avait été informé à l'avance des véritables intentions de ce visiteur. Et il est reparti Gros-Jean comme devant.

Comme quoi les calculs les plus tordus des politiciens les plus retors soutenus par les moyens les plus trébuchants des puissances les plus dorées sur tranche peuvent se briser sur ce simple sentiment bien humain que l'on ressent devant cent kilos de viande fraîche non désossée et qui s'appelle, même chez les énarques, la peur du coup de pied au cul. ■

«Le Paysan de l'Arche»

a ouvert
son premier
magasin
le vendredi 3 juin
au 8 rue Marbeau
75016 Paris

SANS BRUIT



Les bandes qui ont accueilli Pasqua à La

Défense à coups de bouteilles de bière et de pavés ne se sont pas contentées, en outre, d'agresser les policiers venus s'interposer. Au petit matin, le cadavre d'une femme a été retrouvé poignardé dans le parking d'une grande surface de la Défense. La victime avait été dépouillée de son argent.

Interdiction a été faite aux policiers d'informer la presse de ce meurtre.

L'ESCROC DE MITTERRAND



Planqué en Argentine, Jean-Michel

Boucheron, l'escroc-député-maire-socialiste-protégé-de-Mitterrand (que de redondances...), sera jugé par défaut, la justice n'ayant pas demandé son extradition.

"J'ai choisi l'exil, affirme-t-il, car je ne peux plus rien refaire en France."

Il veut bien entendu dire : "Je ne peux plus refaire personne."

EGALITE



"Globe" ayant traité Jean Montaldo d'ancien flic

d'extrême droite (voir "Libre Journal", n° 36, p. 8), Montaldo attaque "Globe" et publie dans son livre "Mitterrand et les quarante voleurs" les preuves que le torchon de Benamou a croqué l'argent racketté par Urba-conseil. Du coup, Benamou poursuit Montaldo qui, aussi sec, expédie le dossier complet de la corruption au Parquet. Un partout, la balle au centre.

AU FOU !



Un visiteur ayant découvert, dans la basilique de la Visitation d'Annecy, un




Autres Nouvelles

vitrail dédié à saint François de Sales et décoré d'une hache et d'un casque gaulois accuse l'évêché de tolérer "ces emblèmes vichystes que sont la Francisque et... le casque de la Légion des volontaires français" et exige la destruction du vitrail.


Bientôt, inculpation des fumeurs de "Gauloises" pour incitation à la haine raciale.

PAS RACISTE...

 Une organisation israéliite annonce que, grâce à la généreuse contribution de bienfaiteurs, elle est arrivée à extraire "mille enfants juifs de la zone à forte radiation qui entoure la ville martyre de Tchernobyl".

Exercice : Imaginez les réactions médiatiques si un généreux bienfaiteur avait sélectionné "mille enfants non-juifs" avant de les sauver de la contamination nucléaire.

NUL

 Curieusement, Pasqua n'a pas salué l'arrestation de Ferri et di Carro qui ont avoué avoir assassiné Yann Piat. Serait-ce parce qu'au lendemain de la mise sous les verrous de Pericolo et Labadie aujourd'hui innocentés et remis en liberté après quatre mois de détention préventive le "terroriseur de terroristes" avait plastronné : "Les assassins, je crois que nous les avons" ?

LOGIQUE

 "Doc" a voté Tapie. Le "sexologue" de Fun (radio libre diffusant des émissions pornographiques à l'usage des jeunes) s'est confié à "Valeurs actuelles" : Après avoir reconnu que c'est le ministre Douste-Blazy qui a convaincu Balladur de le faire entrer au Comité pour la consultation des jeunes, l'ingrat pro-

La bête guerre de la Licra contre Radio Courtoisie

Par circulaire, la LICRA a intimé à quelques milliers de personnalités l'interdiction de s'exprimer sur *Radio-Courtoisie*, "la radio du pays réel", "mots qui sont un clair rappel des idées de Maurras, fait confirmé par la présence, au sein de cette radio, de Serge de Beketch, Jean-Gilles Malliarakis et Pierre de Villemarest".

Derrière le charabia, la démonstration est plutôt calamiteuse.

Les deux premiers n'étaient pas nés à la Libération, ce qui, sauf erreur, devrait les exonérer de toute responsabilité dans les heures les plus sombres.

Quant à Pierre Faillat de Villemarest, aujourd'hui une des plumes les plus illustres de notre excellent confrère "Monde et Vie", c'est encore pire : dès 1940,

il fondait, avec d'Astier, "Dernière colonne", l'un des tout premiers groupes de résistance qui donna naissance, un an plus tard, au très important réseau "Libération". Il avait dix-huit ans.

A vingt ans, il commandait un groupe franc de l'armée secrète dans la fournaise du Vercors.

Après la Libération et jusqu'au début des années cinquante, il participa à la dénazification de l'Allemagne et de l'Autriche comme officier du réseau Kléber-Galien du général Bertrand.

On a vu des "maurassiens" plus compromettants.

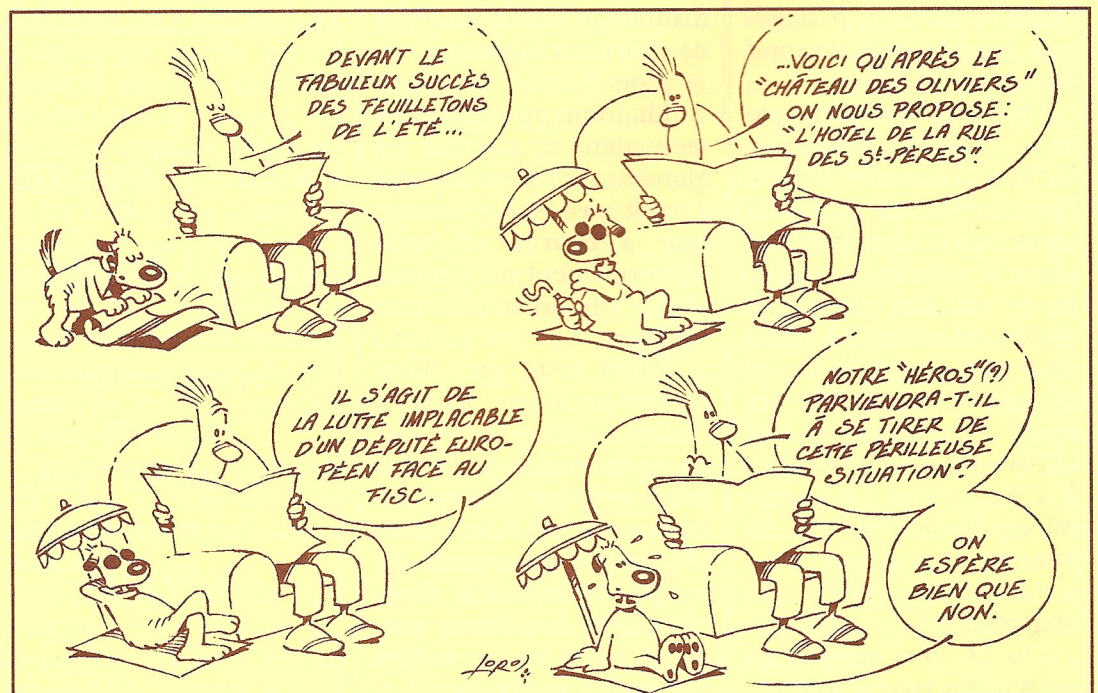
Dans "Les Résistants" (Fayard, 1989), Kaufer et Faligot racontent comment, traquant d'anciens Nazis, Villemarest mit la main sur la correspondance entre le général allemand Michel et

le directeur des Finances extérieures et des Changes du gouvernement de Vichy chargé de vendre un bien juif sous séquestre.

Villemarest prit copie des documents. En 58, apprenant que le haut fonctionnaire vichyste avait été fait ministre, il s'en étonna auprès du général. "Les gens comme lui, j'en ai besoin", trancha cyniquement De Gaulle.

Onze ans plus tard, le collabo-blanchi prétendait à la succession du Guide défunt. Aujourd'hui, l'ancien ministre dépositaire d'un morceau de la vraie croix de Lorraine n'accepterait sans doute pas de transgresser les ordres de la LICRA en parlant à Radio-Courtoisie où sévit le "maurassien" de Villemarest qui luttait contre l'occupant quand lui-même le servait.

Ça ne serait pas convenable. ■



Les Maçons aussi ont des oreilles

Mine de rien, les socialistes viennent de ficher en l'air un des piliers de la Ripoublique : les écoutes téléphoniques ou microphoniques.

Car l'effet du limogeage immédiat du directeur des RG Claude Bardon et de son subordonné après le mini-Watergate du congrès socialiste du 19 juin a été ravageur dans la Grande Maison.

C'est la première fois qu'un ministre de

l'Intérieur rampe devant l'adversaire au point de virer sans broncher deux fonctionnaires qui avaient exécuté ses ordres (un inspecteur des RG n'occupe pas "sur initiative personnelle" son dimanche à écouter des discours socialistes).

Désormais, pas un patron n'acceptera une mission d'espionnage sans en avoir reçu l'ordre signé de la main du ministre. Et Pasqua, évidemment, n'osera jamais se mouiller.

Enfin, Bardon est un très gros caïd de la franc-maçonnerie, fortement soutenu par la fraternelle des commissaires qui est toute-puissante Place Beauvau et à la P.P.

Pour Pasqua, qui, par ses manœuvres politiques et ses collusions avec la gauche pourrie, s'est déjà mis à dos le lobby des flics RPR de la Place Beauvau où la quasi-totalité des patrons sont chiraquiens, c'est du vilain temps qui se prépare. ■

Ruanda : la vérité interdite

Notre ami Bernard Lugan apporte involontairement une démonstration implacable de la pointilleuse censure "politiquement correcte" qui sévit sur les ondes de la radio-télévision, qu'elle soit commerciale ou d'état.

On sait que le professeur Lugan, reconnu mondialement comme l'un des plus grands spécialistes de l'Afrique, est également le meilleur connaisseur français du Ruanda, pays où il a passé onze ans de sa vie et auquel il a consacré deux thèses et plus de quarante

publications scientifiques.

Or, depuis le début des événements dans cette partie de l'Afrique orientale, aucun média audiovisuel n'a donné la parole au professeur Lugan. France-Inter a organisé, le 11 juin, un débat réservé aux "historiens tiers-mondistes" tenant de la responsabilité colonialiste dans des massacres qui se perpétuent depuis des siècles. Non seulement Lugan n'a pas été invité mais ses appels téléphoniques ont été repoussés. Dix jours plus tard, sur France-Inter toujours, alors que "les auditeurs avaient la

parole", pas une seule des interventions téléphoniques de Bernard Lugan n'a été diffusée. Enfin, le 15 juin, Radio-Monte-Carlo, qui avait demandé au professeur d'enregistrer un entretien sur le Ruanda, a annulé la diffusion de cet entretien et a remplacé Bernard Lugan par un autre invité. En clair, les Français n'ont pas le droit d'entendre la vérité sur le Rwanda parce que les petits maquereaux des ondes préfèrent faire travailler leurs gagneuses habituelles plutôt que de laisser filtrer la vérité insupportable. ■

L'Afrique réelle Directeur Bernard Lugan BP n° 6 - 03140 Charroux

L'Afrique réelle n° 4 - été 1994

numéro spécial Ruanda : 60 pages, cartes et photos

- Dossier : après les élections, quel avenir pour les Blancs en RSA ?

- Le n° 4 : Europe : 150 F. franco

Reste du monde : 200 F

Pour vous abonner : 2 possibilités

1 - l'abonnement pour 1 an (4 numéros du n° 4 au n° 7)

France	360 F
Etranger hors CEE, DOM-TOM	500 F
Ministères, ambassades, institutions	600 F
Abonnements de soutien à partir de	1 000 F

2 - L'abonnement depuis le n° 1, jusqu'au n° 8

France	600 F
Etranger hors CEE, DOM-TOM	900 F
Ministères, ambassades, institutions	1 600 F
Etudiants	400 F

clame : "C'est Bernard Tapie que j'admire."
Du voyou au pourrisseur,
qui se ressemble s'assemble.

ELEGANT



Pour lutter contre la concurrence de la télévision, les services de publicité du groupe Hersant ont demandé une étude sur la consommation d'eau en France en début de soirée. Objectif : démontrer aux annonceurs qu'en "prime time", c'est-à-dire à l'heure où les spots sont le plus cher, les Français lisent le journal aux toilettes au lieu de regarder le petit écran.

Comme dit Sanders, on vit vraiment une époque époustouflante.

HONNETE



Après six ans de péripéties judiciaires, la cause est entendue :

Alain Boubilil, ancien directeur de cabinet de Bérégovoy a été condamné à deux ans de prison, dont un ferme, pour avoir communiqué à Patrice Pelat des informations sur l'accord Triangle-Péchiney qui lui avaient permis de réaliser un très joli coup de bourse. Pour éviter cette condamnation, Boubilil avait assez piteusement essayé de mouiller son ancien patron lors des audiences du tribunal. Mais, comme on sait, Béré était un honnête homme dont le seul tort était de s'entourer de faisans.

HONNETE BIS



Mitterrand respire : Pelat étant son meilleur, son plus généreux ami, son ancien associé, et lui, Mitterrand, étant encore plus initié que Boubilil, certains pensaient que peut-être... Heureusement la justice a fait litière de ces vilains soupçons. Mitterrand aussi est un honnête homme dont le seul tort est de s'entourer de faisans.

1 722^{ème} jour A.C. Dieu soit béni, je ne suis pas patron ! Mais j'aurais pu l'être. Du moins était-ce, quand j'étais petit, ce que je voulais être « quand je serai grand ». Pas pompier ou gendarme ou footballeur comme, paraît-il, le rêvent les autres gamins. Patron. Ah, être salué avec déférence par ses employés et ouvriers, recevoir les oeillades énamourées de ses secrétaires, être invité par le préfet, sollicité par les élus, haï par les syndicats ! Et puis, les petites vicissitudes de la vie et un grand poil dans la main en ont décidé autrement. Je ne suis pas patron et c'est tant mieux. Eh, c'est que vous avez vu ce qu'il leur arrive à nos patrons ? Plus un jour, sans qu'il n'y en ait un convoqué par la justice pour affaire le concernant, qui ne soit mis en examen comme un vulgaire Tapie qui est au patronat ce qu'un petit proxo de banlieue est au vrai Mitant. Et tout ça pourquoi, je vous le demande ? Parce qu'ils s'en mettent un peu dans les foulles pour améliorer leurs trains de vie ou préparer leurs retraites ? Et alors ? A quoi bon arriver au faite si c'est pour vivre chichement. On voudrait dévaloriser la profession qu'on ne s'y prendrait pas autrement. A-t-on pensé à tous ces jeunes qui se destinaient à devenir patrons et que l'on décourage ainsi bêtement ? Qu'en fera-t-on ? Des juges d'instruction ? Mais s'il n'y a plus de patrons de qui donc s'occuperont les juges d'instruction, hein ? Je sais, ils ont déjà pas mal de boulot avec nos responsables politiques. Certes, mais qui donc corrompraient les élus s'il n'y avait plus de patrons ? Plus de corrupteurs, plus de corrompus ! Et plus de scandales ! Conséquemment, les juges d'instruction n'auraient même pas la ressource de se reconvertir dans la politique au prétexte qu'il faut une opération « mains propres » en France. Vous voyez la liste de Philippe de Villiers sans le juge Thierry Jean-Pierre ? Elle n'aurait sûrement pas fait le même score aux Européennes. C'est vrai, qu'elle comportait aussi Jimmy Goldsmith. Preuve, finalement, que les juges d'instruction peuvent aussi avoir leur bon patron. Et vice versa. Et c'est ainsi que la démocratie est grande. N'est-ce pas ADG ?

Jean-Pierre Cohen

par Henri de Fersan

Yémen : une guerre inévitable

La guerre civile qui déchire actuellement le Yémen, après seulement quatre années d'unification (22 mai 1990 - 5 mai 1994), fut déclenchée par les sécessionnaires du Sud qui bombardèrent Sana'a, la capitale du Nord, avec les missiles *Scud* de la base de Shayk. Le Nord répliqua immédiatement par une attaque sur les deux flancs et par des tirs de missiles de sa base de Dhamar. Le conflit fut rapidement acquis au Nord. Cette guerre était inévitable et ce par trois facteurs : elle était le reliquat d'une guerre Est-Ouest, elle constitue une guerre Nord-Sud et de plus le conflit était souhaité par l'Arabie Séoudite.

Au temps de la Guerre froide, le Yémen du Nord, islamiste depuis la chute du régime pro-nassérien en 1970, était soutenu par les pétro-monarchies contre le Yémen du Sud, fidèle allié de Moscou auquel il avait concédé de facto l'île de Socotra. Deux conflits provoqués par le Sud avaient éclaté, en 1972 et 1979, débouchant à chaque fois sur un statu quo et un projet d'unification, les pays étant de force égale. Le Sud avait

apporté au pays des fonctionnaires et des cadres, ce qui explique la facilité avec laquelle l'ex-armée sudiste s'est reformée.

Ce conflit se double également d'un conflit Nord-Sud. En effet, paradoxalement, c'est le Yémen du Nord qui conserva son identité de pays du Sud. Fiers guerriers montagnards, invincibles militairement, les Nordistes considéraient les Sudistes, influencés d'abord par les Britanniques puis par les Soviétiques et aux mœurs très occidentalisées, comme de mauvais musulmans ; faibles, impies et décadents, qui ne méritaient pas d'avoir l'argent du pétrole (17,5 millions de tonnes/an).

L'Arabie Séoudite fit payer au Yémen son soutien à Saddam Hussein

Mais c'est l'Arabie Séoudite qui est à l'origine de la sécession, les pétro-monarchies ayant d'ailleurs reconnu de facto le Sud le 5 juin. Un Yémen unifié, pesant 11,5 millions d'habitants et avec un taux de fécondité de 7,7, pouvait se révéler menaçant

pour une Arabie Séoudite, véritable coffre-fort sous-peuplé. L'armée yéménite était puissante (49 brigades dont 9 blindées et 2 aéroportées, 101 avions) et, surtout, le Yémen n'était plus aussi souple dans la renégociation des accords de Ta'ef en 1934. En effet, ce traité légitimait l'annexion par l'Arabie Séoudite des provinces de l'Assir, du Djizean et du Nadjiran, traité devant être renouvelé tous les vingt ans : 1954, 1974 et — hasard ? — 1994... Le Yémen uni n'était plus le Yémen du Nord dépendant de l'aide arabe et était en conflit avec Riyad. En effet, l'Arabie Séoudite fit payer au Yémen son soutien à Saddam Hussein (les unités d'élites sont calquées sur la Garde républicaine) et son régime plus tolérant (multipartisme, presse libre). Elle gela son aide (1 milliard de dollars), renvoya en masse un million d'immigrés, coup fatal à l'économie socialisée du Yémen et renversa ses alliances, Moscou n'étant plus dangereux pour l'instant. Le Yémen prouve, si besoin est, que le multiculturalisme est belligène, même entre deux nations sœurs...



Et c'est ainsi...

par ADG

Ah non, certes non, Bernard Tapie ne remonte pas à la plus haute antiquité, contrairement au vistemboir, au maillochon et au pandemonium mirabile (inventé par Martin, 1877-1924), tous objets qui enchantèrent notre morose enfance et dont l'utilité, pas plus que l'antiquité ne se contestent, si l'on est de bonne foi.

Rappelons aux nouveaux lecteurs que tout au cours de ces quarante longues et rugissantes décades, nous avons rencontré beaucoup d'objets, d'hommes, d'animaux, de montagnes, de vieux sur la montagne, de végétaux, de coraux, de Manet qui remontaient à une satisfaisante antiquité. Pour ne parler que du tuyau à propos duquel nous nous sommes livrés à une étude qui était loin d'être exhaustive, nous avons capturé l'essentiel de sa vacuité et le message qu'elle véhicule, d'ailleurs corroboré par la chanson des vidangeurs telle que la rapporte Emile Chautard dans « *La vie étrange de l'argot* » et dont je ne reproduirai ici que le refrain et la conclusion moderne qu'elle inspire :

Il ne faut pas que rien n'se perde
Dans la natur' car tout est bon.
Amis, pressons la pompe à merde
Le jour paraît à l'horizon.

Ce qui s'est traduit avec l'invention du téléphone par : « allo, allo, y'a de la m... dans l'tuyau ».

Nous voilà ramenés, comme par magie, à Bernard Tapie dont la nouveauté est épatante et bien digne d'inspirer une complainte qui se chanterait sur l'air de Fualdès, comme celle, « grande et véridique » des bandits de la Commune de Paris.

On y verrait l'enfance, humble et besogneuse, du petit Nanard cardant des matelas dans sa terne banlieue, usant ses pauvres yeux sur sa besogne morne, la main abîmée par la paumelle, les doigts déchirés par le fil de crin. Puis son adolescence : ayant à peine échappé à la crevaisson des yeux que lui promettaient les romanichels qui l'avaient enlevé à ses matelas (ce qu'ils appelaient « reprendre une affaire », il s'en souviendra) pour le mieux faire chanter, il enregistre un microsillon dans la branlante verdine. Oh, pas un 33 tours, mais un modeste 45 qu'il écoute le soir sur son petit Teppaz, avant d'aller vendre des allumettes à la sortie des assommoirs. Avec le pro-

duit de l'écoulement du soufre, il achète un de ces bouges, le fait reluire comme une pomme, le revend, acquiert un autre bouclard, plus grand tandis que le jour paraît à l'horizon.

Je vous passe les autres couplets où il est démontré que notre jeune héros est Ribouldingue, Croquignol et Filochard à lui seul, Bibi Fricotin et Rasibus Zouzou, ministre puis plus, yatchman, idole des banlieues qui l'ont vu marnier à la lueur blême de sa chandelle de résine, client et ami choisi de M. Lionel Crédit, voleur de châteaux nègres, pugiliste émérite, fêru de jeu de balle au pied, amateur d'art, candidat à la succession du Grand Empire Carolingien, pour finir, hélas, en pyjama dans la cour de son galetas de la rue des Saints-Pères, pieds nus et cadènes aux poignets.

Quel peintre de la misère saura narrer (pourquoi un peintre ne narrerait-il pas ? Redon narre parfois) ce héros du quart-monde - ou du demi-monde - en proie à toutes les vicissitudes d'une société qui « le traite » et qui le met en short devant les portes de l'Elysée-Palace ? Quel narrateur saura peindre la désolation qui s'empara de notre jeune ami quand des nervis à la solde d'un Corse suspect l'empoignèrent au petit matin alors qu'il s'apprêtait à aller vendre des malles espagnoles humanitaires aux petits rwandais nègres comme un clou ? Il faudrait un Goya ou un Jean-Jacques Debout afin d'exprimer un tel désespoir pour la soif ! Un Botrel pour chanter sur l'air du Métayer (« Vous dormirez en paix, ô riches / Vous et vos capitaux / Tant que les pauvres auront des miches / Pour planter leur couteau ») les riches heurs et les pauvres malheurs du vagabond de la Sociale.

Et c'est ainsi que nu, nonobstant Tapie sera grand.

TAPIE EN SHORT DEVANT L'ÉLYSÉE



— Catalogue
de la plus haute
antiquité
— Chanson
des vidangeurs
— Vie bien
exemplaire
de B. Tapie
— Grandeur
consécutive
du même.



Dieu ou César

par Jacques Houbart

La percée de la drogue

Il faut réviser les estimations : le marché de la drogue a rattrapé celui des produits pétroliers et il va prendre le leadership mondial, dépassant bientôt les hydrocarbures et l'espace. Tel est le constat du numéro 3 du Département d'Etat, Crescensio Arcos, lequel gère le dossier des stupéfiants et participait, à la mi-juin, à Paris, à une réunion des principaux responsables mondiaux de la lutte anti-mafia, sur invitation de l'Institut de criminologie et du groupe d'assurances AXA. En 1987, dans le n° 3 des *"Cahiers du Rocher"* dirigés par Pierre Sipriot, j'évoquais le spectre de "L'autre monde de la drogue" : "C'est le monde parallèle de la drogue qui, après avoir créé une économie double, opère en surimpression sur la direction politique du globe."

Dès 1979, dans la revue *"Tendances et conjoncture"*, je m'efforçais de réveiller l'opinion sous l'effet des narco-médias, vainement, tous comptes faits, car s'il y a davantage d'articles aujourd'hui, qu'on se souvienne que, pendant la récente campagne européenne, le problème du libre-échange ou de la carence étatique dans les Balkans pulvérisés - sujets très passionnants, certes - ont pris la vedette sur le fait majeur : l'Europe est maintenant en première ligne face à l'offensive de la mafia des stupéfiants ; c'est en Europe que la croissance du marché est la plus considérable.

Pour utiliser les références des "intellectuels" ringards qui - au lieu de prendre conscience de ce monde-ci, au jour le jour - préféreraient se blottir contre les vieilles

braises de l'histoire, nul ne prend en compte que les banquiers et opérateurs mondiaux ont tout simplement inventé le racisme absolu, le racisme anti-humain qui non seulement réduit en esclavage tous les peuples de la terre, mais a déclenché le génocide le plus juteux des annales terrestres, une shoah qui ne doit pas seulement déboucher sur le retour en Palestine, mais, bien au-delà, sur le retour du Sens et de l'Esprit.

La dissolution du concept d'Etat en Europe, jalonnée au cours des quatre derniers siècles par les offensives de la bourgeoisie monétariste et de son clone marxiste, de Luther à Delors, laisse sans véritable défense les peuples de notre continent. Certes, la structure traditionnelle des grands Etats a résisté aux coups de boutoir des "économistes" jusqu'au XXe siècle, mais les deux guerres mondiales qui ont favorisé l'hégémonie des Etats demi-sel de Wilson et Roosevelt et la montée en puissance du communisme international ont détruit la barrière immunitaire de l'Europe.

Dans les dernières années, la collusion des "gauches", de certains éléments protestants et juifs marxistes, sans parler des évêques catholiques, qui ont oublié le partage entre Dieu et César et s'efforcent d'effacer dans l'arène politique leurs défaites spirituelles, a permis l'implantation en Europe d'une énorme colonie panislamique, sans aucune référence avec la spiritualité coranique, mais rompue aux techniques de leurs alliés communistes, qu'il s'agisse de guérilla urbaine, du terrorisme ou de l'arme de la drogue. Fin juin 94, la Sûreté

urbaine de Toulouse, relayée par la Brigade des stupéfiants de Paris, a dû arrêter un certain Mohamed Reschresch : ingénieur d'origine algérienne, celui-ci était tout simplement trafiquant d'héroïne et professeur d'informatique dans le saint des saints de l'Etat français, à l'Ecole polytechnique.

Depuis des années déjà, des professeurs gauchards et antimilitaristes sont infiltrés dans l'Ecole, mais nous touchons le fond. Plusieurs personnes, et d'autres Algériens, ont été arrêtées en tant que membres du réseau dirigé depuis l'Ecole polytechnique.

La contamination ultra-rapide de l'Europe est liée évidemment au démantèlement des frontières par Maastricht - la Hollande est au demeurant une plaque tournante du trafic, avec l'Espagne socialiste - mais aussi à l'empiètement croissant de "l'humanitaire" sur le domaine de "César" : tous les efforts convergent sur "l'éducation et les soins", et l'on oublie la guerre anti-mafia.

Le résultat : Pdraig Flynn, commissaire de l'UE chargé du dossier de la drogue, doit reconnaître que, dans l'actuelle UE, on recense 5 millions d'utilisateurs de drogues dures. Dans l'antichambre de la mort, 20 à 30 millions ont recours au haschisch et à la marijuana (5 millions en France). Dès 93, la moitié des saisies d'héroïne et de marijuana, plus du quart de celles de cocaïne ont été effectuées en Europe. ■

(à suivre)

L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

LES FRONTIÈRES COLONIALES

Encore et toujours la sous-culture médiatique à propos du Rwanda. Un seul exemple : jeudi 30 juin, 8h 15, le chroniqueur de politique étrangère de *France-Inter* nous "explique" le Rwanda.

Comme il est évident qu'il faut trouver une cause extérieure aux épouvantables massacres qui s'y déroulent, la responsabilité des colonisateurs est une fois de plus avancée.

Pour l'homme au micro, le découpage des frontières coloniales est responsable des massacres du Rwanda. Et de conclure qu'il serait temps, trente ans après les indépendances, que la communauté internationale se décide enfin à revoir ces frontières incohérentes qui sont la cause de nombreuses crises.

L'historien de l'Afrique reste pantois devant de telles énormités. Le Rwanda est non seulement une des seules authentiques nations d'Afrique, mais encore une nation ayant quasiment conservé les frontières qui étaient les siennes au moment de son rattachement au domaine colonial allemand en 1898. Le chroniqueur "international" de *France-Inter* l'ignore. Quelle importance, puisque plusieurs millions d'auditeurs auront, une fois de plus, reçu le même message : les Blancs sont responsables des malheurs de l'Afrique. Conclusion

non dite, mais les auditeurs auront ajouté mentalement : donc, nous devons payer pour tenter de racheter nos "crimes passés" et, dans tous les cas, accueillir sur notre sol tous ces miséreux puisque nous sommes directement ou indirectement responsables de leurs malheurs.

La question des frontières héritées de la colonisation a fait couler beaucoup d'encre. Elle est complexe et ne peut être résumée par un slogan.

Quand les colonisateurs ont pris en charge le continent noir, il n'y existait pas d'Etats ayant une réelle profondeur historique. Les exceptions étaient rares : Ethiopie, Rwanda, Burundi, Madagascar et c'est à peu près tout... Les 1 200 à 1 500 ethnies de l'Afrique subsaharienne posaient un problème aux administrateurs car il était nécessaire d'opérer des regroupements.

A ce propos, les affirmations des tiers-mondistes sont surréalistes car comment donner un état à chaque ethnie sans morceler le continent à l'infini ?

Dans un certain nombre de cas, des ethnies furent séparées ou coupées en deux, mais les exemples sont moins nombreux que ce que certains en disent. Toute l'histoire du monde est d'ailleurs ainsi faite. Pensons simplement aux multiples minorités d'Europe centrale ou des Balkans coupées de leur foyer national.

Plus importants sont les exemples d'ethnies regroupées au sein d'un même ensemble artificiellement créé par le colonisateur. A cet égard, deux cas se présentent : les Etats de taille "moyenne" et ceux qui, tels le Nigéria, le Zaïre, l'Angola ou l'Afrique du Sud allient immensité et forts antagonismes ethniques.

Dans ce second cas, de puissants peuples cohabitent, soit avec une volonté hégémonique, ce qui n'est possible que par la force, soit, en cas d'échec, avec le désir de s'en séparer par la partition.

Dans ce type de pays, l'avenir est à une redéfinition des frontières. C'est ainsi que le Shaba (ex-Katanga) a une chance de constituer un Etat viable, alors que le Zaïre est condamné à terme.

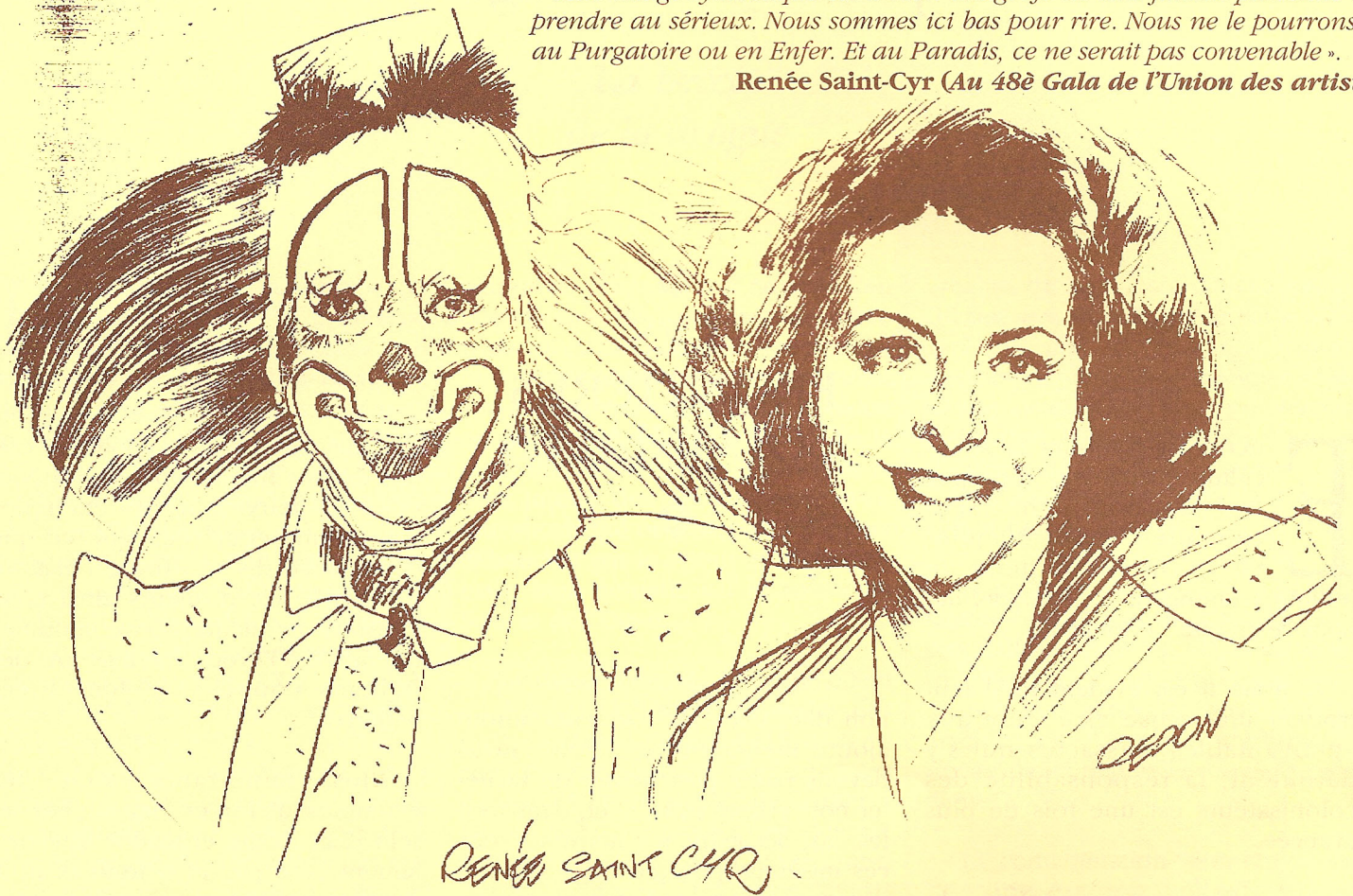
L'intangibilité des frontières héritées de la colonisation doit donc cesser d'être un dogme.

Mais les retouches doivent constituer l'exception.

Entretien Courtois av

« Cette image symbolique est à mon image. Je ne suis jamais parvenue à me prendre au sérieux. Nous sommes ici bas pour rire. Nous ne le pourrions plus au Purgatoire ou en Enfer. Et au Paradis, ce ne serait pas convenable ».

Renée Saint-Cyr (Au 48^e Gala de l'Union des artistes).



RENÉE SAINT-CYR

Par son immense talent et la beauté radieuse de son visage, Renée Saint-Cyr a marqué le théâtre et le cinéma français d'une empreinte indélébile. Elle a tourné avec les plus grands : Tourneur, René Clair, Jean Grémillon, Sacha Guitry, Christian Jaque, Cayatte, Borderie, Dréville et enfin son propre fils, Georges Lautner. Depuis quelques années,

elle a délaissé les studios pour l'écriture. On lui doit plusieurs livres de souvenirs charmants et passionnants : "Le Hérisson puni", "Autopsie d'une passion", etc. Elle vient de mettre la dernière main à un manuscrit intitulé "La Chambre". Elle a bien voulu confier à son ami Jérôme Brigadier son goût pour la courtoisie et le sourire.

Mademoiselle Renée Saint-Cyr, selon vous, qu'est-ce que la courtoisie ?

RENÉE SAINT-CYR : Une chose qui ne s'enseigne pas. On naît courtois, comme on naît prince. C'est de naissance. C'est un état d'être. La courtoisie donne un chant à ce qui est muet et des ailes à un pingouin. Elle crée un climat. Elle est le suc et le sucre de la vie. Le sel aussi.

J'ai une passion pour les autobus car, enfin, je n'ai pas le souci de conduire. A Londres, j'adorais les impériales. On domine tout. On se sent suprême et rassuré. C'est dans les transports en commun que j'ai découvert

la vertu du sourire. Si vous souriez, vous désarmez les gens à mine grise et triste. Ils sont d'abord étonnés, puis leur visage s'illumine et ils sourient. Le sourire, c'est contagieux. C'est merveilleux, on en oublie trop souvent les vertus

Nous vivons pourtant dans une société fort discourttoise.

La courtoisie est si démodée que les gens ne savent comment se comporter face à quelqu'un de courtois. Cela en fait une arme étonnamment efficace et qui ne blesse pas.

Le sourire peut cependant être reçu comme une agression.



avec Renée Saint-Cyr

Il faut pourtant le pratiquer. Comme il faut pratiquer la courtoisie. C'est une méthode de désintoxication sociale qu'il faut cultiver sur le terrain. Je ne monte jamais dans un autobus sans dire bonjour au machiniste. Cela donne des résultats étonnants. Une jeune conductrice m'a d'abord répondu timidement. Puis, nous nous sommes souri. A présent, lorsqu'elle me voit, elle m'embrasse sur les deux joues. C'est ma plus belle récompense.

Elle aura reconnu la comédienne ?

Je ne crois pas, elle ne m'a jamais rien dit ! La courtoisie donne le "la", comme on dit en musique, la note juste, bénéfique. On se prive de quelque chose d'essentiel quand on n'est pas courtois.

Est-ce une valeur en usage dans le monde du théâtre et du cinéma ?

Pas tellement. Mais il y a des exceptions ; Jacques Dumesnil, par exemple, qui, à mes yeux, est l'incarnation même de la courtoisie. Nous avons tourné ensemble dans "Pierre et Jean" d'André Cayatte, d'après Maupassant, où je jouais une femme grisâtre, désespérée, désespérante, qui avait renoncé au grand amour (Jacques Dumesnil) pour rester aux côtés de son bourru de mari (Noël Roquevert) avec lequel elle était liée par l'amour commun qu'ils portaient à leur fils malade. C'est mon meilleur rôle, je crois.

André Cayatte. Voilà un homme qui ne passait pas pour courtois...

C'était en tout cas un être merveilleux, intelligent, à

facettes et qui avait une vertu magnifique : il mordait dans la vie à belles dents. Il avait un formidable appétit de vivre. Cela aussi se perd.

Peut-être parce que la vie n'est pas tellement gouléante ; qu'on a perdu le goût d'y mordre ?

Le bonheur est contagieux. L'essentiel c'est d'y croire. Si vous ne croyez à rien d'agréable, rien ne vous arrive d'agréable. Il faut se dire qu'une part de bonheur nous est due, et l'arracher de toutes ses forces. Si vous regardez le bonheur comme un luxe, vous êtes foutu. Il y a des petits bouts de bonheur, qu'il faut saisir. C'est horrible d'être tiède. C'est horrible de se complaire dans la délectation morose.

Je n'en ai pas l'air mais, en ce moment, je suis souffrante, je prends des médicaments, je me sens délabrée, je pensais ne pas pouvoir vous dire un mot, mais je prends sur moi. Je suis complètement vidée mais, vous voyez, on s'éduque.

Voilà presque trois ans que je travaille à mon livre qui n'est ni un roman, ni une confession, mais un peu de tout cela. Il y a des moments où je désespère de ce que je fais. Didier Decoin m'avait prévenue : "Quand on a fini d'écrire on est habité par l'angoisse".

Mais c'est un exutoire, d'écrire. Je ne sais pas d'avance ce qui va en sortir, mais ça sort. Il faut toujours forcer sa chance. Si on attend d'être inspiré, on ne fait jamais rien. Il faut se jeter à l'eau et considérer ce qu'on a fait.

Qu'est-ce qui vous a poussée à écrire ?

J'ai écrit toute ma vie,

pour moi, jamais je n'ai rêvé d'être lue, mais cela s'est fait tout seul.

La première fois, c'était parce que j'avais vécu une passion. L'amour était fini. J'avais tout donné, cela avait été dévastateur. Et puis, c'était fini. J'avais fermé les portes. J'étais dans un état terrible de prostration.

Je me suis dit que j'allais m'en délivrer par l'écriture. Mon bouquin a été une thérapie merveilleuse.

J'avais choisi un titre "Le Veau le plus bête", selon la phrase "Seuls les veaux les plus bêtes choisissent leur boucher" ; puis, un éditeur a voulu le livrer au public, mais sous un titre plus commercial... Cela s'est donc appelé "L'Autopsie d'une Passion".

J'ai publié d'autres livres de souvenirs : "Le Temps de vivre" et "Le Hérisson puni", que j'ai faits par nécessité vitale. Pour supporter la vie quotidienne en tournée théâtrale. Cinq mois avec les mêmes personnes, la promiscuité, les hôtels, les restaurants, les valises, les voyages, les répétitions... C'est parfois terrible. D'autant que je suis d'origine italienne. J'ai des colères véhémentes, à tuer ! Je prie, parfois : "Mon Dieu, faites-moi mourir sans avoir assassiné quelqu'un". J'ai cassé la figure à trois hommes dans ma vie. J'ai toujours été une femme seule et j'ai appris à me défendre. Je sais mieux le faire avec mes poings ; je dois être un homme rentré !

De quel personnage vous êtes-vous sentie la plus proche ?

Sans doute Ginette de "L'Ecole des cocottes", de Pierre Colombier. C'était trois personnages en un seul qui gravissait les échelons de la

société sans jamais connaître le bonheur.

Dans ce film, Jules Raimu a une réplique sublime : "Il faut bien laisser quelque chose à celles qui ne réussissent pas !" Ce tournage est mon plus beau souvenir de cinéma. Quand on voyait l'épaule et l'œil de Jules, on fondait d'émotion. Raimu exigeait qu'on tourne non dans le désordre, comme cela se fait généralement au cinéma, mais dans la continuité. Comme au théâtre, avec un début, une évolution et une fin, ce qui est merveilleux pour les comédiens. La scène que j'évoque commençait par "le sourire qui compose et les larmes qui sèment le sourire". J'ai joué. A la fin, tous les gars sur les "praticables" se sont mis à applaudir. J'ai fondu en larmes. Et Jules m'a dit "Petite, tu sais, j'ai joué avec les plus grandes au théâtre, il n'y en a pas une qui m'a donné ce que tu viens de me donner."

Pour en revenir à la courtoisie, qu'est-ce qui pourrait vous en départir ?

La colère. Je peux devenir comme un charretier. Au début, j'étais horriblement bien élevée. J'ai dû faire des efforts pour arriver à dire "merde" ; je ne savais pas le dire. Maintenant, c'est mon luxe. Et j'ai mis au point un juron personnel que vous n'oseriez même pas imprimer. Cela m'est venu un jour en voiture. J'avais ralenti pour laisser traverser des piétons et le conducteur qui me suivait m'a injuriée : "Putain de femme au volant !" Mon sang n'a fait qu'un tour. J'ai sorti la tête et lui ai lancé : "Va donc, hé, cocu... et en plus, ça se voit !" J'étais très fière de moi.

Les Provinciales

par Anne Bernet



Mérouvel : un normand en Franche-Comté

Aujourd'hui, le nom de Charles Mérouvel ne dit plus rien à personne, sinon peut-être à quelques spécialistes du roman-feuilleton. Pourtant, ses livres se trouvaient au début du siècle dans toutes les bibliothèques et tout le monde se repaissait de sa série fameuse, *"Les crimes de l'amour"*, dont le plus célèbre demeure l'extravagant et pathétique *"Chaste*

et flétrie"... Malgré sa renommée, qui fut grande, Mérouvel, de son vrai nom Charles Chartier, ne paraît pas avoir défrayé la chronique littéraire et mondaine. Au point que les rares notices biographiques le concernant se contredisent avec une joyeuse allégresse. Il est à peu près sûr qu'il naquit à L'Aigle, en Normandie, et un 1er décembre. Quant à

l'année, ce serait 1832 selon les uns, 1843 selon les autres ; cette dernière possibilité semblant d'ailleurs la plus crédible. Procédurier à la façon de ses compatriotes, le jeune Chartier entreprit des études de droit et devint avocat. Ses plaidoiries lui laissant des loisirs, il se plongea avec zèle dans la lecture des revues de jurisprudence dont les comptes rendus en disent plus long sur les mœurs ambiantes et sur les vices de l'humanité qu'on ne l'imaginait...

Suivant ainsi des exemples prestigieux — Balzac, Stendhal et Mérimée —, Chartier emmagasina

pléthore de faits divers plus immondes et plus sordides les uns que les autres dont il nourrirait un jour une imagination romanesque débridée. Patriote, Maître Chartier voit avec douleur la défaite de 1870, et avec fureur le déferlement des armées prussiennes sur la Normandie. Il choisit la résistance à l'occupant, rejoint un groupe de francs-tireurs, ce qui demande un beau courage. Ces troupes irrégulières, nombreuses en Normandie où elles causent des pertes importantes à l'ennemi, n'étant pas protégées par le droit de la guerre, Charles Chartier échappe à tous les périls du moment, puis, à la suite de hasards divers, on le retrouve, en 1881, feuilletoniste attitré du *"Petit Parisien"*. Cette collaboration, sous le pseudonyme de Charles Mérouvel, se poursuit une décennie et voit naître des feuilletons mondains et haletants aux titres évocateurs : *"Riches et pauvres"*, *"Angèle Mérand"*, *"Le péché de la générale"*, *"Le mari de la Florentine"* ; j'en passe et des meilleurs !

Mérouvel a beaucoup de succès et il touche d'appréciables droits d'auteur qu'en bon Normand il réinvestit immédiatement dans l'achat de terres et de fermes dans l'Orne. Mais, en fait, quelles sont donc les clefs de ce succès et de cette fortune ? Exactement celles du bon roman populaire destiné à faire pleurer et trembler Margot.

Publié en volume, *"Chaste et flétrie"* atteint sept cent cinquante pages grand format. Si l'on songe qu'un feuilleto-



niste de journal était payé à la ligne, il est aisé d'imaginer et l'effort (oserai-je le qualifier d'intellectuel ?) de l'écrivain, et le bénéfice de l'opération...

Mérouvel est fort partisan des ambiances ; il sait qu'elles sont indispensables, et puis, des descriptions bien venues gagnent plusieurs chapitres sur des péripéties dont l'éternel rebondissement devient parfois lassant. Donc, Mérouvel commence tous ses récits par une plongée au cœur de la France profonde : la Franche-Comté "si pittoresque et si romantique mais à peu près aussi inconnue des Parisiens que le Canada ou la Bolivie" dans "*Chaste et flétrie*", la Sologne dans "*Mortes et vivantes*". Dans ce dernier roman, la duchesse de La Roche-Villars n'est pas revenue sur ses terres depuis onze ans, et l'apparition surprise de cette très noble vieille dame, escortée de sa petite-fille, Blanche de Chazay, son unique héritière, laisse présager de sombres secrets autour de la demoiselle...

Mérouvel est formel : il n'est jamais bon qu'un aristocrate vive éloigné de son domaine à longueur d'année ; c'est à Paris que le marquis de Chazay a pris goût aux infamies dont il a fait son quotidien. Mais il n'est pas meilleur qu'un gentilhomme vive comme un paysan, et le cousin de Chazay, le vicomte de Montglars, trop pauvre pour soutenir son rang en ville, se pourrait autant que son riche parent...

Au fond, Charles Mérouvel, qui choisit volontiers ses personnages dans l'aristocratie, pour des raisons évidentes, se méfie de la noblesse à laquelle il confère rarement le beau rôle. Mérouvel met en scène ces

provinces éloignées avec beaucoup de talent. Il en vante le pittoresque comme s'il faisait de la réclame pour le tourisme local, n'omettant même pas d'indiquer à combien d'heures de chemin de fer Besançon ou Châteauroux se trouvent de Paris.

Les aspects sauvages le séduisant particulièrement, il est nécessaire que les châteaux soient isolés au milieu de bois presque impénétrables et le saut du Doubs, terrible et dangereux, lui fournira, en temps voulu, le dénouement tragique et moral dont il avait besoin. La Franche-Comté ajoute deux autres avantages : elle est frontalière, ce qui permettra, l'intrigue de "*Chaste et flétrie*" débutant en 1869, de placer quelques pages héroïques sur la guerre et le sacrifice de nos soldats ; elle est, comme chacun sait, restée très espagnole, et le caractère des protagonistes se ressentira de leur ascendance castillane... Car, sans cela, l'intrigue tournerait court.

Jeanne Jousset, fille unique d'un propriétaire aisé, passe pour la grande beauté de la région. Sa jeune splendeur lui a même valu une flatteuse demande en mariage qui ferait d'elle l'épouse comblée d'un riche banquier. Mais Jeanne aime depuis l'enfance l'un de ses voisins, Pierre Morand, simple agriculteur auquel elle est fiancée. Par malheur, Claude de Chazay, le seigneur du pays, vient chasser sur sa propriété. Ce débauché, quoiqu'il soit sur le point d'épouser la pure et très bien dotée Gabrielle de Montrevers, se prend d'une passion funeste pour Jeanne. La jeune fille repoussant ses avances, ce monstre la drogue et abuse d'elle ! Melle Jousset se réveille

déshonorée et découvre bientôt qu'elle est enceinte de son bourreau ! Bien entendu, personne ne peut croire cette abracadabrante histoire et l'innocente persécutée, chassée par son propre père, est obligée de cacher sa honte et sa bâtarde à Paris. Chazay espère que la misère va enfin lui livrer Jeanne et sa fille. Mais le banquier ressurgit, se déclare prêt à épouser la mère et à reconnaître l'enfant, ce qui ne fait pas l'affaire de l'ignoble Claude. Il paie l'un de ses amis afin de provoquer le malheureux et de le tuer en duel la veille des noces ! Las ! Le fiancé survit assez longtemps pour épouser Jeanne in articulo mortis ! L'infâme Chazay enlève alors la petite Claudine afin de contraindre Jeanne à l'épouser ! Cependant, Chazay est toujours marié à la malheureuse Gabrielle. Il l'emmène en Algérie, loin des siens, et là-bas, il l'empoisonne ! Mais le docteur Rochard, amoureux fou depuis son enfance de Gabrielle, la fille de son châtelain, arrive à temps pour voir la jeune marquise expirer dans ses bras et découvrir l'affreux assassinat ! Chazay, qui n'est pas à un meurtre près, tue Rochard, ou du moins croit l'avoir tué...

Dans l'intervalle, la guerre a éclaté et Jeanne, réfugiée en Franche-Comté, ayant enfin obtenu le pardon de sa famille, retrouve Pierre Morand, devenu un glorieux officier, percé de coups, mourant ! Réconciliation larmoyante des anciens fiancés... C'est alors que le docteur Rochard, miraculeusement sauvé, surgit et, brillant chirurgien, arrache Morand à la mort ! Reste à arracher la petite Claudine à son triste père, à empêcher le mariage de la pauvre Jeanne avec son

persécuteur et à venger toutes les victimes de ce monstre. Ce qui sera fait, avec l'aide intéressée du méchant cousin et d'une "fille de Juda", la belle Sarah, ancienne maîtresse bafouée de Chazay et espionne au service de la Prusse ! Cependant, Chazay lui-même, comprenant ses fautes, tuera de sa main les méchants avant de se faire justice ! Ouf ! N'en jetez plus !

Dans tous ses livres, Mérouvel s'écartera peu de ce schéma typique. Il y a toujours des jeunes filles victimes d'un sort cruel, des débauchés et des cœurs généreux, des enfants trouvés ou des bâtards, des tentatives de chantage, des enlèvements, des duels, des meurtres, des bals, des mariages mondains, des réceptions et des excursions sous des cieux ensoleillés, qu'il s'agisse des Pyrénées, de l'Espagne, de la Corse ou des colonies.

Le style, certes, est enflé et vieillot, les personnages manichéens, les situations convenues et les péripéties presque prévisibles d'un roman à l'autre. A haute dose, Mérouvel est insupportable ; mais, au rythme du feuilleton, il divertit encore beaucoup et procure à ses lecteurs une nostalgie qui n'est pas sans charme. D'autant plus que ses livres étaient illustrés et que les gravures sont de vrais délices 1880. Auteur populaire, spécialiste d'un genre assimilé à de la sous-littérature, Mérouvel ne manquait pourtant ni de goût, ni de discernement, puisqu'il guida les premiers pas dans la carrière d'écrivain d'un inconnu nommé André Gide... Avant de disparaître, déjà oublié, le 21 juin 1920, à Mortagne-au-Perche où il s'était discrètement retiré.

En poche

Le bâtard de Palerme

En 1713, Blasco de Castiglione, bâtard du duc de la Motta, rentre à Palerme, provoquant duels et admiration de la foule. Il tombe amoureux de Donna Gabriella puis de sa belle fille enfermée dans un couvent. Le comte Coriolano de la Floresta l'accueille chez lui, mais sans lui dire sa véritable activité de chef des Beati Pauli. Les Beati Pauli sont une secte qui protège les faibles et les opprimés, venge les morts et fait régner une justice secrète par tous les moyens, y compris la mort. Ils voudront ainsi rendre son nom au véritable fils du duc de la Motta que son oncle a voulu tuer. Ils y parviennent, mais pour s'apercevoir que le jeune homme est un triste sire, orgueilleux et cruel, qui n'arrive pas à la cheville de son demi-frère, Blasco de Castiglione.

Tout finira bien, après de multiples rebondissements, empoisonnements, duels, poursuites dans la montagne, fêtes somptueuses et rivalités amoureuses dans l'Italie du XVIII^e siècle. L'auteur a suivi le rythme des chroniques italiennes chères à Stendhal. C'est un peu long, pas très bien traduit, mais le lecteur est tout de même emporté, ne pouvant s'empêcher de penser à cette secte comme à une lointaine ancêtre de la Mafia, une mafia créée pour faire le bien et qui aurait mal tourné. L'auteur est d'ailleurs un Sicilien mort en 1941. Il y a du Tom Jones dans ce héros superbe, courageux et naïf. Quant à la réflexion sur le mal jamais puni, elle est d'une brûlante actualité. Tous ces morts suicidés rappellent étrangement les mœurs italiennes au temps des Borgia.

Anne Brassié

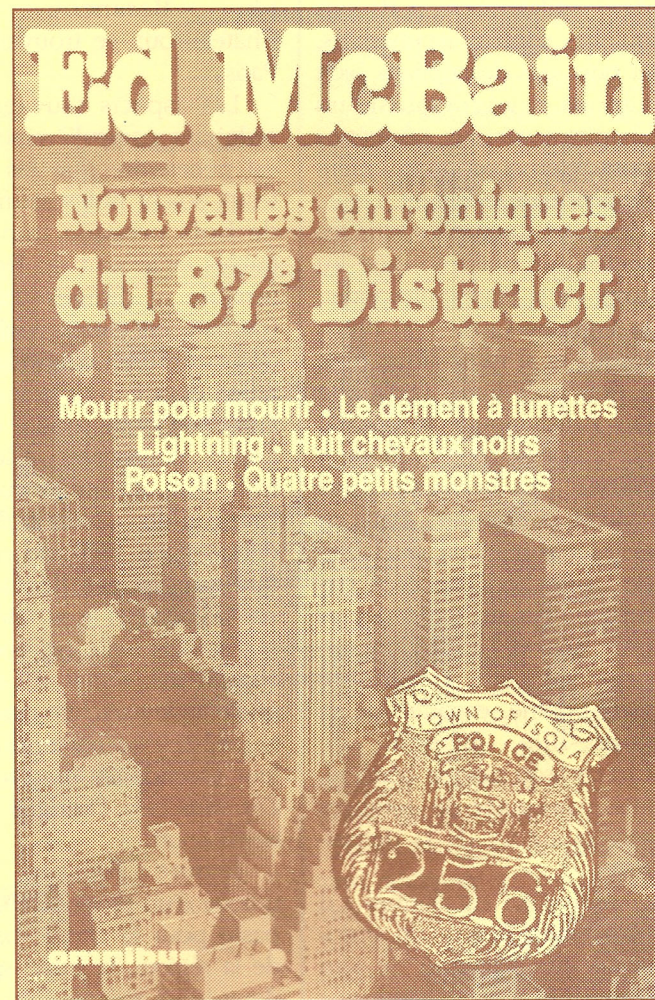
« Le bâtard de Palerme », Luigi Natoli, Points Seuil

C'est à lire

par
Michel Deflandre

Né à New York en 1926, Salvatore E. Lombino aurait pu être un fils d'émigrés italiens comme les autres, se fondant dans l'anonymat de la mégapole américaine. Mais le destin en a décidé autrement et, sous différents pseudonymes parmi lesquels Hunt Collins, Richard Marsten ou Evan Hunter, notre héros s'est essayé à la littérature policière et de science-fiction dans maints magazines. La parution en 1954 sous le nom d'Evan Hunter de « *The blackboard jungle* », traduit en français sous le titre de « *Graine de violence* », va asseoir sa réputation et lui permettre de vivre aisément, la MGM ayant racheté les droits du livre pour produire un film interprété par Glenn Ford et Sidney Poitier au cours duquel on pouvait entendre le fameux « *Rock around the clock* ».

C'est en 1956, sous le pseudonyme d'Ed Mc Bain, que va démarquer le cycle des chroniques du 87^e district. Ces nouvelles policières voient leur action se dérouler dans une ville imaginaire, Isola, ressemblant trait pour trait à New York. A ce jour, quarante-cinq titres ayant pour héros les policiers du 87^e district ont paru aux Etats-Unis et en France, à l'except-



tion de « *Mischief* » qui sera publié aux Presses de la Cité en 1959 sous le titre de « *Poisson d'avril* ». Depuis trente-sept ans, les nombreux amateurs de la série peuvent suivre non seulement les enquêtes mais également les péripéties familiales de ces inspecteurs de police qui forment une sorte de clan non seulement professionnel mais également convivial. Parmi ces policiers, le personnage dont la vie privée est souvent révélée au

public s'appelle Steve Carella. Tout comme Ed Mc Bain, il est d'origine italienne. Marié à Teddy, une jeune femme sourde et muette, il est le père de deux jumeaux, March et April, nés à la fin du roman « *Les veuves* » paru en 1991. Même s'il s'est défendu à plusieurs reprises lors d'entretiens d'avoir donné un rôle plus important à Steve Carella, Ed Mc Bain a néanmoins doté ce policier d'une famille à l'activité prépondérante dans maintes histoires.



D'ailleurs, après avoir « tué » Carella dans le troisième livre de la série, en 1956, il s'est empressé de le « ressusciter » et c'est tant mieux, tant le personnage est attachant.

Parmi les autres héros de la série, il convient de citer également Meyer Meyer. Ce policier d'origine juive eut la malchance d'avoir un père doté d'un humour assez particulier pour donner à son fils le prénom de Meyer, qui est également son nom de famille. Aussi, pour se préserver des moqueries de ses camarades, Meyer adolescent s'est efforcé à la patience

en toutes circonstances. Et lorsqu'il gagna cette vertu essentielle pour lui, il devint prématurément chauve.

Cette absence capillaire ne l'empêche pas d'être, lui aussi, nanti d'une famille aimante.

Le présent recueil de chroniques du *87e district* contient six nouvelles, parmi lesquelles deux écrites en 1960 et 1961 et quatre plus récentes publiées entre 1984 et 1987. « *Le dément à lunettes* », datant de 1961, est essentiel dans cette « saga » puisqu'il nous fait assister au meurtre de la fiancée d'un des membres de

l'équipe du *87e*, Bert Kling. Le lecteur découvrant pour la première fois cette série pourra donc mieux comprendre la psychologie de certains des protagonistes.

Les autres lecteurs déjà habitués à cette « famille policière » attendront avec impatience les nouvelles aventures des équipiers du *district 87*. ■

Ed Mc Bain : « Nouvelles chroniques du 87e district », Presses de la Cité, Omnibus, 1 008 pages, 135 francs.

« LE CHATEAU DES SABLES ROUGES »

de Georges Sim

Avant de devenir célèbre, grand et richissime, Georges Simenon connut le rôle ingrat de tâcheron des lettres. Conscient de sa propre valeur, il ne compromit jamais son nom dans cette production alimentaire. Toutefois, au début des années 30, alors que Maigret va le tirer définitivement d'affaire, il écrit, sous le pseudonyme de Georges Sim, quelques romans populaires et policiers, déjà d'une assez bonne facture, dont il autorisera plus tard la réimpression. Tel le « *Château des Sables rouges* » perdu au fin fond de la Frise, par un hiver polaire, dernier lieu où furent aperçus des scientifiques internationalement connus et disparus sans laisser de traces. L'ambiance annonce déjà le « grand » Simenon. L'amateur, comme le spécialiste d'histoire littéraire, apprécieront ce document, qui se lit avec un vrai plaisir.

■ Ed. Julliard, 175 p., 100 F.

« LES JOYAUX DE LA NUIT »

de Barbara Michaels

A la mort de son grand-père, célèbre joaillier américain, Meg Venturi découvre qu'elle hérite du prospère commerce de bijoux anciens, en association avec le créateur de la firme, un homme mystérieux et passablement antipathique. Mais y a-t-il un rapport entre ce legs et les lettres de menaces, puis les agressions dont la jeune femme est bientôt victime ? Pourquoi ces dangers réveillent-ils au fond de sa mémoire le souvenir de la disparition tragique de son père lorsqu'elle était enfant ?

Par bien des points, le roman de Barbara Michaels tente d'égaler les suspenses de Mary Higgins Clark ; il y manque pourtant l'essentiel : l'atmosphère à crier d'angoisse et l'intrigue diabolique...

■ Ed. Plon, 365 p., 128 F.

« LA DIVINE SCANDALEUSE, HORTENSE SCHNEIDER »

de Claude Dufresne

Dès son enfance bordelaise, Hortense Schneider rêva de triompher sur la scène parisienne. Elle était belle, elle avait un « joli filet de voix ». Offenbach la découvrit débutante de vingt-deux ans et en fit son interprète privilégiée. Créatrice de « *La belle Hélène* », de « *La Périchole* » et, surtout, de la légendaire « *Grande Duchesse de Gérolstein* », Hortense connut la gloire. Elle fut aussi la plus fameuse séductrice du Second Empire, collectionnant les amants royaux au point de gagner l'aimable surnom de « Passage des Princes ». Claude Dufresne sait à merveille ressusciter les folies du Paris de Napoléon III. Mais, derrière la chanteuse célèbre, il révèle la mère malheureuse d'un fils attardé mental auquel elle se dévoua sans compter, et la vieille dame très digne qui mourut en 1920. Ombre et lumière autour d'une étoile émouvante... Un très joli livre.

■ Perrin, 265 pages, 130 F.

« LA DOUBLE VIE DE LA DUCHESSE COLONNA »

de Ghislain de Diesbacht

Veuve à vingt ans d'un cadet des princes Colonna, Adèle d'Affry, héritière de la meilleure noblesse suisse, poursuivit

toute sa courte vie un double rêve : réussir sa carrière de sculpteur et rencontrer l'homme idéal... Sous le pseudonyme de Marcello, elle laissa une œuvre méconnue mais merveilleuse. Quant à l'amour, cette femme jolie, intelligente, douée et sensible, ne le trouva jamais. Ce ne fut pas faute pourtant d'avoir séduit la fine fleur de la gent masculine : de Thiers à Delacroix, en passant par Gounod et nombre de jeunes aristocrates...

Ghislain de Diesbacht évoque avec un infini talent et une immense tendresse le destin de cette sienne cousine, qui tente si gracieusement de concilier d'inconciliables aspirations. Il arrive que la petite histoire fasse les grands livres.

■ Perrin, 370 pages, 120 F.

« L'ARBRE AUX CHOUANS »

de Clotilde Chapelle

Enjolivé de naïves images colorées, un beau roman, fort exact tableau de la Contre-Révolution armée bretonne... Par le biais des multiples aventures que connaît, de 1788 à 1815, Gilles des Manguers, ressuscite ici toute la croisade paysanne d'Armorique, et le rappel de la sanglante épopée administre une bien noble leçon de patriotisme. Oui, comme l'écrit dans la préface dont il a daigné honorer l'ouvrage Monseigneur le duc d'Aquitaine, « ceux qui se soulevèrent pour Dieu et le Roi n'étaient pas des rebelles, mais de bons Français qui n'acceptaient pas l'arbitraire et la dictature tellement contraires à la tradition de notre nation. » Mémoire ! Mémoire !

■ Chez l'auteur, 8 rue du Revenant, 35400 Saint-Malo, 135 F.



Fidèle au poste

par Serge de Beketch

Si, parfois, nous trouvons la petite dernière légèrement déjantée, jetons donc un œil sur ses programmes de télévision. Pour peu qu'elle regarde TF1 l'après-midi, le diagnostic est fait.

Voici, en effet, ce que cette télévision commerciale — la chaîne du "mieux disant culturel", comme le jura feu Monsieur Bouygues pour récolter après avoir arrosé — propose l'après-midi, d'une seule traite et sans respirer, entre la fin du journal de la mi-journée et le début du journal de vingt heures :

1) "Les Feux de l'amour" : Les amours compliquées de Nina, Sherman, David et compagnie.

2) "Côte Ouest" : Les amours californiennes de Richard, Gary, Karen, Val and Co.

3) "Extrême limite" : Les amours ultra-sportives de Paul, Isabelle, Mathieu et les autres.

4) "Club Dorothee" : Les amours tératogènes et japonaises de Dorothee, Ariane, Patrick, Jacky et Corbier.

5) "Le Miel et les abeilles" : Les amours jeunes de Lola, Antoine, Eugénie, Johnny, Emile, Bruno, Edouard,

Marie, Aristide.

6) "Premiers baisers" : Les amours encore plus jeunes d'Annette, Roger, Isabelle, Jean, François et tout le toutim.

7) "Hélène et les Garçons" : Les amours interminables de Linda, Johana, Christian, les filles et, bien entendu, la pauvre Hélène qui doit commencer à fatiguer.

8) "Les Filles d'à côté" : Les amours sudoripares de Marc, Fulvia, Daniel et la suite, dont mes excellentes consœurs de "Présent" ont finement remarqué qu'ils ne prenaient jamais de douche en sortant de la salle de gymnastique.

Cette série de séries, commencée à 13 h 35, se termine à 20 h. Soit trois cent quatre-vingt-cinq minutes de couennes. A raison de cinq jours par semaine et de cinquante-deux semaines l'an, ça représente mille six cent soixante-huit heures annuelles. Soit soixante-neuf jours d'abrutissement à jet continu.

Même Charlot, dans "Les Temps modernes", n'était pas soumis à un rythme pareil ; et pourtant, il disjonctait complètement.

C'est vous dire que la petite dernière...

DIMANCHE 10 JUILLET
ARTE toute la soirée

Dans le cadre de son opération : "Une-bonne-soirée-par-mois-juste-pour-survivre", Télé-rasoir propose un programme spécial Saint-Exupéry à l'occasion du cinquantenaire de la disparition de l'écrivain-aviateur.

Si l'on aime l'auteur du "Petit Prince", on pourra prolonger le plaisir en lisant un livre extraordinaire de Maurice Vauthier paru chez Téqui pour les adolescents mais que la qualité de l'écriture, la richesse de l'intrigue, la beauté et la force des sentiments exprimés rendent tout à fait accessible aux parents : "L'Homme de Citadelle". A noter une préface superbe de Jean Israël, président de l'Association des Amis d'Antoine de Saint-Exupéry, qui rappelle le message de son camarade de combat. Il tenait en un mot : Grandir.

LUNDI 11 JUILLET

F2 20H50

« Jalna »

Il est de tradition, dans les programmes, de résumer les épisodes précédents à l'usage de ceux qui les auraient manqués. Voici donc le résumé des deux premiers épisodes de "Jalna".

"Renny et Maurice, retour d'Europe, sont accueillis par Adeline, Meg, Finch, Eden, Pierre et Benjamin. Maurice, repoussé par Meg qui ne lui pardonne pas de l'avoir quittée le soir de leurs nocces, retrouve

SAMEDI 9 JUILLET

TF1 21H25

Coupe du monde de football

On s'étonnera peut-être de ce brusque intérêt pour le foutebolle. C'est tout simplement que "l'exécution"

du Colombien Escobar, coupable d'avoir marqué un but contre son propre camp au cours du championnat du monde, a éveillé mon attention. Si l'on se met à descendre les mauvais joueurs, les tricheurs, les

pourris, les corrompus, les truqueurs du foutebolle, la vie va devenir un peu plus animée. Et vous verrez qu'un jour Tapie regrettera le temps où, quand on frappait à sa porte à six heures du matin, c'était la police.



madame Colby et Faisane, la fille qu'ils ont eue ensemble.

Jim et sa sœur Elise viennent travailler à Jalna. Mais Elise est, en réalité, la femme de Jim, ainsi que Renny le découvrira en devenant son amant. Faisane, qui ne le sait pas, la présente à Maurice qui lui fait la cour, provoquant la colère meurtrière de Jim."

Voilà.

Comme ça, je suis sûr que vous n'aurez aucune peine à comprendre la suite.

Bonne soirée !

On saluera au passage l'exploit des adaptateurs qui sont parvenus à transformer un monument de littérature populaire en un inextricable fouillis de personnages adonnés à une sorte de délire de coucherie et de goinfrerie.

MARDI 12 JUILLET
ARTE 22H45

« Le Diable boiteux »

Un chef-d'œuvre, ce qui n'est pas surprenant de la part de Guitry. Et, comme c'est l'un des chefs-d'œuvre de Guitry, c'est une sorte de chef-d'œuvre au carré. Pas d'hésitation, donc.

MERCREDI 13 JUILLET
F2 18H20

« Kung Fu »

Pas un téléspectateur de plus de trente ans n'a oublié, sans doute, le fameux Kwaï Chang Caine, ce métis sino-américain incarné par David Carradine, magnifiquement initié aux secrets du "Kung Fu" par un vieux maître aveugle et dont les aventures télévisuelles popularisèrent les arts martiaux dans les années soixante-dix.

Eh bien, le voici de retour avec ses manchettes fulgurantes, ses coups de pieds fulminants et son côté babacool de charme.

Un régal ? Bof !

D'une part, Kwaï Chang Caine a pris vingt ans, comme n'importe quelle tête de chien ; d'autre part, il a un fils.

Et vous savez ce que fait son fils ?

Il est dans la police et il a prudemment remplacé les acrobaties paternelles par un gros calibre ravageur.

En clair, le onze mille trois cent quatre-vingt-dix-septième feuilleton policier de la télé.

JEUDI 14 JUILLET
TF1 et A2 8H55
Défilé du 14 juillet

Juste une remarque, en passant : si, le 21 avril 1945, on avait dit à Hitler qu'un demi-siècle plus tard des Allemands, des Belges, des Luxembourgeois, des Espagnols et des Français défileraient sous le même uniforme sur les Champs-Élysées, il aurait juré que cette armée européenne s'appellerait la SS.

Faux : elle s'appelle "l'Euro-Korps" (dans quelques années, vu l'évolution de la population européenne, on pourra même la rebaptiser Afrika-Korps). En somme, Tonton Adolf se serait mis le doigt dans l'œil mais, grâce à Tonton Mitterrand, il serait mort content.

VENDREDI 15 JUILLET
F2 20H55

« Innocent coupable »
CANAL PLUS 20H35
« Promesses d'amour »
Accusé d'une agression, un jeune Noir a le choix entre plaider coupable,

et purger trois à six ans de prison, ou plaider innocent et risquer un quart de siècle de bagne. Toute l'abominable horreur du système juridique américain, le plus imbécile, le plus injuste, le plus criminel qui soit, est magistralement exposé dans cette démonstration qui, littéralement, tord les tripes.

Maintenant, si l'on est amateur de franche rigolade, on peut préférer, sur Canal Plus, "Promesses d'amour", qui raconte l'idylle entre un débile léger et une alcoolique chronique. Idylle rendue impossible par un entourage peu compréhensif.

Un mégalodrame à ne regarder qu'après avoir pris soin de couper le gaz, de boucler l'armoire à pharmacie, d'enfermer le revolver dans le coffre et de jeter les clefs par la fenêtre.

SAMEDI 16 JUILLET
F2 22H40
Palace

Absolument d'accord : cette série de Jean-Claude Ribes (fils de l'ancien trésorier de l'UDR) est consternante de stupidité, écœurante de cochonneté et affligeante de nullité. N'empêche que je fais partie de cette génération perdue par "Pilote", "Harakiri", "Mad", etc., qui hurle de rire de la première à la dernière minute de ce scandale immontrable. J'ai honte et je vous supplie de ne pas m'imiter, mais c'est plus fort que moi. C'est presque aussi drôle que "Benny Hill", les "Deschiens" sur Canal Plus et "The New Stateman" sur Canal Jimmy pour les câblés.

Vidéo

« BODY BAGS »

Film de John Carpenter

Avec David Carradine, Mark Hamill
Actuellement disponible uniquement à la location, "Body bags" est l'œuvre de John Carpenter, spécialiste du cinéma fantastique. On lui doit entre autres "La Nuit des masques". C'est dire que ce film est réservé à un public averti mais les amateurs d'émotions fortes et d'effets spéciaux seront captivés par cet enchaînement de trois courtes histoires dominées par l'angoisse et les images spectaculaires. Une fois de plus, Carpenter manie les émotions du public comme un chef d'orchestre dirige une philharmonie. Délicieusement terrifiant.
(Distribution : Polygram Vidéo.)

« TOUT LE MONDE N'A PAS EU LA CHANCE D'AVOIR DES PARENTS COMMUNISTES »

Film de Jean-Jacques Zilbermann
Avec Josiane Balasko

Nous laisserons à l'auteur de ce film la « chance » indiquée dans le titre. Pour notre part, plutôt que de nous attarder sur les souvenirs d'une militante coco des années cinquante, distribuant des tracts et assistant aux concerts des chœurs de l'Armée rouge, nous préférons consacrer une pensée à la mémoire des millions de victimes du stalinisme, toujours triomphant d'ailleurs, lorsque l'on se penche sur la Chine ou sur Cuba. Curieusement, cette réalisation, qui n'a d'ailleurs tenu l'affiche qu'une poignée de semaines, n'a soulevé aucune protestation. Qu'en serait-il si le mot nazis avait été substitué à communistes ?
(Distribution : Delta Vidéo.)

« THE GENERAL »

Film de et avec Buster Keaton

D'aucuns considèrent Charlie Chaplin comme le génie du cinéma muet. Ces « cinéphiles » méconnaissent probablement Buster Keaton, cent fois plus inventif et amusant que le père de Charlot. "The General", appelé également « Le Mécabo de la générale », a été tourné en 1926 et nous conte les aventures d'un conducteur de locomotive sudiste dont la fiancée a été enlevée par un commando nordiste. Des gris et des bleus en noir et blanc. Irrésistible.
(Distribution : Powder.)



Sous mon béret

Travail au filet

Le ping-pong est le seul sport où un filet à points trône au milieu de la table et où la foule des spectateurs, avide de rebondissements, hurle à tous les échos : « Ça mache ». Aussi est-il approprié à la remise en forme du Capitaine imposée par le docteur Maigre, à laquelle s'est associé, par solidarité, le Sergent désireux, lui aussi, de descendre sous la barre du quintal. La première rencontre fut convoquée pour le samedi 2 juillet, le pari portant sur 30 matches en 3 sets, soit un par jour, Gracia le laïc ayant exigé de travailler le dimanche. Il était dix-huit heures lorsque ce dernier engagea après un « IO » qui résonna jusqu'au bois de Saint-Pée. « Ce n'est pas valable, dit le Capitaine, annulant un superbe service plein d'effets et de force. Le "IO" ne s'applique qu'à la pelote basque et en aucun cas au tennis de table.

— Montre-moi le texte, rugit le Sergent.

— La tradition est orale et doit le rester. C'est avec ce genre de démarche que l'on finit dans les fanges boueuses de la bureaucratie technocratique. A moins que tu ne prennes ce "IO" dans son acception mythologique, pour célébrer la fille d'Inachos changée par Zeus en génisse. Peut-être as-tu déjà faim ? » Rouge de colère, le Sergent éructait en préparant un deuxième service, la balle jaune cachée dans ses gros doigts velus. Elle effleura à peine le filet.

— Net, dit Thon.

— On ne dit plus "net", mais "filet". De toute façon, c'était parfaitement valable. C'est la queue du totem qui a fait vibrer les mailles. Cela fait deux à zéro.

— Je n'aime pas ta mauvaise foi, conclut le Capitaine en posant la raquette. Je ne peux jouer dans ces conditions. »

Et il partit d'un pas lourd boire un demi bien frais alors que l'orage grondait vers l'ouest.

Joseph Grec

Plaisirs de France

par Chaumeil

Régnié, le plus jeune cru beaujolais

Jusqu'au 20 décembre 1988, le Beaujolais comptait neuf crus, autant que de muses dans la mythologie grecque. Mais, depuis cette date, ils sont dix, comme les dix doigts de la main (ce qui est moins poétique). Aux saint-amour, juliénas, chénas, morgon, fleurie, chiroubles, moulin à vent, côtes de Brouilly et brouilly est venu s'ajouter le régnié, par décret des ministères concernés et sur avis très favorable de l'Institut national des appellations d'origine.

En vérité, le terroir d'appellation du nouveau cru régnié, avec ses 600 hectares qui produisent autour de 32 000 hectolitres annuels, était déjà une sorte d'enclave dans la zone des crus du Beaujolais. Et son vin était remarquable dès avant le décret, on s'en doute.

Depuis des siècles, le régnié rouge avait coulé dans les estaminets parisiens, transporté par canaux comme ses voisins. A la fin du XVII^e siècle, l'intendant Henri-François Lambert d'Herbigny, marquis de Thibouville, notait dans ses écrits "la grande qualité des vins en provenance des vignes plantées sur les coteaux des paroisses de Régnié et de Durette".

Les deux paroisses de M. d'Herbigny, devenues des communes, ont fusionné en 1970 pour s'appeler Régnié-Durette. Le sous-sol de la nouvelle commune est constitué de granite rose, altéré en surface, ce qui donne un sol léger, peu profond, riche en éléments minéraux divers. Le vignoble s'étend surtout à flanc de coteau d'une altitude moyenne de 350 mètres et d'un bel ensoleillement. Le cépage unique, comme pour tous les beaujolais, est le gamay noir à jus blanc, le mieux adapté à toute cette belle région.

Le régnié, comme les autres crus, subit une vendange manuelle car la vinification beaujolaise exige que les

grappes restent entières pour l'encuvage, sans foulage, afin que la fermentation commence à l'intérieur même de chaque grain de raisin : c'est ce que l'on appelle la macération semi-carbonique, qui permet d'obtenir, plus tard, un vin fruité, riche en arômes et saveurs. C'est ainsi qu'opèrent les cent vingt vignerons de Régnié-Durette dont la moyenne des exploitations avoisine cinq hectares...

Depuis peu, ils ont ouvert le "Caveau des deux clochers" pour recevoir les dégustateurs, les touristes, dans l'ambiance chaleureuse traditionnelle de tout le Beaujolais.

Quant à moi, qui ne vais pas souvent à Régnié, je me contente de deux adresses à Paris où je sais que le régnié est bon et bien élevé. C'est au comptoir d'Eric Perret, 6 rue Daguerre à Paris XIV^e et à celui d'Antoine Deconquant, 267 rue du Fbg St-Martin à Paris Xe. Là, je n'ai jamais été déçu mais, sans doute, chacun peut, au gré de ses recherches, découvrir d'autres bonnes maisons. C'est la grâce que je souhaite à tous. Avec la large soif qui convient ! (avec modération n'oubliez pas...)

Le régnié a une belle robe rouge cerise, il est fin, souple, avec des arômes de fruits rouges (groseilles, framboises) et de délicats parfums floraux, équilibrés et gentiment charpentés. Il mérite bien son Appellation... ■

Dans notre dernier article sur les vins de Gaillac, un manque de place a fait "sauter" les deux adresses où l'on pouvait s'en procurer. Les voici :

- Cave de Labastide-de-Lévis, BP 12, 81150 Marsac-sur-Tarn (63 55 41 83) ;

- Boutique de Paris, 18 rue Cauchy, Paris XV^e (40 60 62 83).



Rideau rouge

par Jérôme Brigadier

CINÉMA

« Casque bleu » de Gérard Jugnot

Ce film répertorié "comédie" française est l'illustration que "l'humour est la politesse du désespoir".

Un couple de jeunes bourgeois, propriétaire-exploitant d'un vignoble — elle (Victoria Abril) s'occupe de la production, lui (Gérard Jugnot) est en charge de la commercialisation — traverse une crise. A son club de "gym", Monsieur s'est offert (oh ! une seule malheureuse fois...) un "extra" et Madame, belle Andalouse, jalouse, ne digère pas... Honnête benêt, il lui a tout dit... Afin de réparer la casse, le fautif organise pour eux deux un séjour dans un club de vacances qui avait abrité, environ quinze ans auparavant, leur lune de miel. Pèlerinage avec espoir du miracle de l'amour renaissant. Le lieu imaginaire (le tournage s'est déroulé à Malte) est situé dans les Balkans...

Les vingt premières minutes pourraient s'intituler : "Les bronzés, 20 ans après !" On y assiste au départ de France et à l'arrivée dans l'île

paradisique. Les gags sont amenés avec virtuosité ; c'est aussi le moyen de présenter tous les protagonistes : le directeur-animateur de l'hôtel-club (Jean-Pierre Cassel), homosexuel discret, veille au "bonheur" de ses clients-"amis" ; son petit ami (Roland Marchioso), chanteur médiocre, anime les soirées.

Sous le soleil cohabite aussi la vieille fille (Valérie Lemerrier), qui voyage pour trouver le grand amour ; elle entreprend de séduire le directeur ! Savoureux encore, le vieux couple (Micheline Presle et Claude Piéplu) ; attentifs l'un à l'autre, leur vie est réglée par leur petite chienne... Il y a un jeune homme, fils de riche, venu avec sa déprime...

Des vacances idylliques... sauf pour le couple vedette. Madame consent à faire semblant, sans plus. Lui rêve de la reconquérir totalement. C'est, malgré tout, bien beau et reposant... jusqu'au moment où éclate... un orage ? un feu d'artifice ?... Non, la guerre ! Le paradis artificiel sombre rapidement dans l'enfer. Ce cauchemar fait tout basculer et les caractères, exacerbés par les événements, se révèlent au grand jour. C'est superbe, émouvant, intelligent et brillant d'esprit vraiment français. Français, pas "franchouillard". L'habile mise en scène tient en halei-

ne le spectateur durant cette tragédie où abondent les morts. Comment vont s'en sortir les gentils vacanciers que rien n'a préparés à cette aventure ?... Allez le découvrir.

De film en film, Monsieur Jugnot affirme un talent d'observateur aigu de l'âme humaine ; avec un certain pessimisme et une maîtrise chirurgicale de la mise en scène.

Il ajoute à ces dons celui de savoir composer une distribution. Tous les acteurs sont remarquables et usent à plein de la possibilité de montrer, ici, l'étendue de leur savoir-faire.

Cassel est émouvant de pudeur, de finesse et de courage. Valérie Lemerrier nous a bouleversés dans une scène complètement à contre-emploi. Roland Marchioso dans "l'animateur-chanteur", rôle délicat, est parfait et de fantaisie et de retenue. Nous avons dit, ici même, combien il fallait se souvenir de lui tant il était ahurissant de talent dans la pièce de théâtre "Charité bien ordonnée..." Jugnot, en connaisseur, lui a offert un rôle intéressant.

Nous avons une certitude : les Américains ne pourront pas réaliser un "rit... mec !" de ce film. Trop subtil !

Ça va être difficile de nous épater une autre fois, pour Gérard Jugnot, après un coup aussi réussi. ■

THÉÂTRE

« Orlando » d'après Virginia Wolf

L'archétype du parisianisme est de nouveau à l'affiche dans ce théâtre de l'Odéon devenu "de l'Europe", bien que toujours classé dans les "nationaux" et fonctionnant avec nos sous ! C'est probablement pour complaire à la "Nescafé-society" que seul flotte au frontispice le drapeau européen. Le lieu, il y a peu, était encore "L'Odéon-Théâtre de France". Sic transit... La pièce est tirée d'un roman de Virginia Wolf écrit en 1928 quand cette "emmerderesse" des lettres vivait une passion avec une copine, Vita Sackville-West. C'est l'histoire d'un jeune homme qui vit 300 ans (quel courage !) en ayant toujours 30 ans (et toutes ses dents). Orlando, né à

la fin du XVI^e siècle, est un jeune lord adulé de tous. Il tombe amoureux d'une princesse russe qui lui fait découvrir la volupté puis l'abandonne. Fou de douleur, il se fait nommer ambassadeur à Constantinople où, un beau matin, il se réveille métamorphosé en ravissante jeune fille... qui plus tard épousera un beau marin, etc. En 1928, Orlando promène sa vie dans la fiction et le temps. C'est Darryl Pinckney qui a adapté le roman pour la scène et Robert Wilson (Bob ! quoi !) qui a signé la mise en scène. C'est peu dire que tout cela est d'un snobisme d'une grande épaisseur. L'interprète unique, Isabelle Huppert, prête son talent à Orlando. C'est peut-être le seul intérêt de ce spectacle déclaré "flamboyant" par l'intelligentsia et qualifié de "ch..." par nous. *Odéon-Théâtre de l'Europe (44 41 36 36).*

Un jour

13 juillet 1380

Mort de Bertrand du Guesclin

Messire Bertrand du Guesclin, connétable de France, mourut sous Châteauneuf-de-Randon le vendredi 13e de juillet de l'an de l'Incarnation 1380, jour de la Saint-Joël. Le 6 juin, les fers-vêtus du preux ont enlevé à Berticat d'Albret, un baron-brigand, la forteresse vellanne de Challiers puis, après avoir franchi les rudes crêtes de La Margeride, occupé, le 2 juillet, le hameau de l'Habitarelle et investi Châteauneuf-de-Randon qu'agrippa un autre chef routier, le cruel Pierre de Galard. Quelques temps passèrent. Enfin, Galard dit qu'il évacuerait la place le soir du 3.

Hélas, le 5, messire Bertrand, qu'insupportait la canicule, demanda, titubant, à un valet de le mettre à cheval. Le 6, il ne put chausser les étriers, le 7, marcher sans l'aide d'un écuyer ; le 8, une terrible fièvre saisit le vainqueur des Anglais, des Espagnols, des Navarrais, le dompteur des Grandes Compagnies. Des mires vinrent de Mende : leurs remèdes n'eurent nul effet... A l'aube du 13, le connétable pria qu'on transportât la couche où il gisait hors de sa tente, confia la gouverne des troupes à monseigneur de Sancerre, exprima ses ultimes volontés, baisa la garde de son bon estoc et murmura : "Vous le rendrez à notre sire le roi ; j'en ai bien usé...". La Faucheuse n'était plus loin. Gens de guerre, villageois et villageoises, campagnardes et campagnards pleurent, agenouillés à une toise de l'illustre moribond, qui prend l'hostie et enjoint aux premiers : "Épargnez les clercs, les femmes, les enfants, ce ne sont point vos ennemis" ; il ajoute : "Je recommande mon épouse au roi...". La Faucheuse est là. "Adieu, je n'en peux plus", râle le connétable. Il a vécu... La nuit tombée, Pierre de Galard déposera les clefs de Châteauneuf-de-Randon sur la poitrine du héros. Bertrand du Guesclin, glaive et bouclier du Trône Très Chrétien, fut inhumé en la basilique Saint-Denis.

Jean Silve de Ventavon

Carnets

par
Pierre Monnier

Les Allemands se croyaient les plus forts quand, avec les 642 morts d'Oradour-sur-Glane, ils ont battu le record établi par la République française en 1794 avec 490 morts aux Lucs-sur-Boulogne... Ces présomptueux sont aujourd'hui gommés par les champions du Rwanda dont on ne sait pas exactement quel chiffre ils ont inscrit à leur palmarès, mais dont on est sûr qu'ils sont les plus performants...

Le récit des affaires de harcèlement sexuel me trouble et m'émeut... Je pense toujours à ceux qui n'ont jamais été harcelés... à ce qu'ils doivent souffrir... en silence...

Il existe, à la télé, une hiérarchie déconcertante de fautes professionnelles. A Carl Lang, invité d'une émission au cours de laquelle on ne l'avait pas fait participer, Paul Amar dit : « Vous êtes là, ça fait déjà beaucoup... » Cette goujaterie n'est pas relevée par la direction. Un an plus tard, il se laisse aller à une sottise peu importante qui lui vaut d'être suspendu. Avant le débat Le Pen-Tapie, il avait proposé une paire de gants de boxe à chacun des acteurs... Il est vrai qu'il avait ostensiblement montré l'emballage portant la marque du fournisseur... Il est suspendu d'antenne... On s'est souvenu des histoires de publicité clandestine de Marcillac... Ça faisait désordre.

Rendez à ces Arts

Gauguin
de Pont-Aven

En 1894, c'est le dernier séjour de Paul Gauguin à Pont-Aven. Il est déjà allé à Tahiti. Il y retournera. Il ne pense qu'à y retourner. Mais, pour l'instant, il retrouve la Bretagne, le nouvel hôtel de Marie-Jeanne Gloanec, ses "disciples". Et expérimente de nouvelles techniques.

Pour célébrer l'anniversaire de cet ultime séjour, le musée de Pont-Aven a organisé pour l'été une exposition, "1894, le cercle de Gauguin en Bretagne". Avec soixante-dix œuvres exécutées cette année-là par Gauguin lui-même et par les nombreux peintres qu'il y connut, avec lesquels il discutait le soir, ou se chamaillait, ceux qu'il a influencés, parfois rapidement. Et le cercle ne se limite pas à la cité des galettes puisque Maurice Denis travaillait à Locudy et Georges Lacombe à Camaret.

A Pont-Aven, Paul Gauguin est arrivé au mois de mai, avec Annah la Javanaise et le singe Taao. Il va reprendre le chemin de l'atelier de Jezaven où il travaillait déjà en 1889. Et peindre des paysages bretons aux couleurs tahitiennes, des paysannes mélancoliques, quelques natures mortes. Il va aussi exécuter des monotypes et des bois gravés. Toujours avec le même synthétisme qui reste l'expression picturale de son mysticisme "primitif".

Autour de lui, qui les domine par sa forte personnalité, chacun garde la sienne : Moret et Loiseau plutôt impressionnistes, Filiger et Sérusier plutôt symbolistes, quand Maupla demeure réaliste et Chamaillard naïf. Tout un cercle qui a trouvé en Bretagne l'écho de sa recherche artistique.

Nathalie Manceaux

- Place de l'Hôtel de ville, 29930 Pont-Aven, ts ls jrs de 10 h. à 19 h. en juillet-août ; 10 h./12 h.30 et 14 h./19 h. en sept. Jusqu'au 26 septembre 94



Lettres Martiennes

par Martiannus *

Titre

J'ai voulu enquêter à votre intention, monsieur le Professeur, sur ces gens dont les Terriens font leurs maîtres à penser et qu'ils appellent des « philosophes ». Mon dessein manqua de peu d'avorter quand je me rendis compte que, nonobstant le recours à mes dictionnaires, je ne comprenais à peu près rien au langage de ces philosophes. J'incrimais ma méconnaissance du dialecte local lorsque les Terriens m'expliquèrent que tout le monde partageait mon incompréhension et que l'obscurité de textes, par ailleurs rébarbatifs, contribuait largement à la haute idée que l'on se faisait de leurs auteurs. « Plus c'est abscons, plus c'est intelligent », me dit un ami qui ajouta que, non seulement, cette bienheureuse impénétrabilité donnait de la profondeur là où il n'y avait que du creux, mais qu'en outre elle dissimulait des contradictions qui auraient pu troubler les profanes.

Une des particularités des philosophes est d'être en général morts. Je note parmi eux un certain Teilhard qui, en se référant à des fossiles truqués, prétendait descendre du chimpanzé. Et aussi un nommé Sartre à qui un strabisme diver-

gent donnait, dit-on, la double vue et qui estimait que tout, la vie comme la mort, était absurde, sauf dans le cadre d'un régime stalinien. Mais le plus grand des philosophes contemporains était sûrement Pierre Dac qui se disait « contre tout ce qui est pour ».

L'espèce n'est pas éteinte. Il en reste quelques sujets en vie. On m'a indiqué en particulier un certain Jean Vuitton, grand faiseur dont les productions seraient souvent limitées. D'industriels Asiatiques inondent, paraît-il, le marché de faux Vuitton aussi plaisants que le vrai. Lequel, loin de se démonter pour si peu, se déclare avec une charmante modestie « le dernier grand penseur chrétien ». Or, s'il le dit, c'est qu'il le pense ; et, s'il le pense, c'est la réalité, puisque, selon lui, c'est la pensée qui crée la réalité.

Il y a aussi un certain BHV, philosophe de métier. On le voit tous les jours à la télévision où, les sourcils froncés sous un front hugolien, il laisse tomber d'un pincement de ses lèvres dédaigneuses de précieux avis sur tous les sujets.

« C'est pour cela qu'on surnomme BHV : la Samaritaine, dit mon ami

en ricanant.

— Mais, demandai-je, quel est donc son système philosophique ?

— Ah ! vous croyez qu'il en a un ? me répondit l'ami. Je n'y ai jamais pensé. Il faudra que je me renseigne. J'achète ses livres mais, bien sûr, je ne les lis pas. »

« Dites donc, continuait-il, pourquoi ne pas vous installer vous-même philosophe ? Il vous suffirait pour cela d'avoir des relations dans les médias et de vous proclamer de gauche, car on ne pense qu'à gauche. A droite, on rumine, tout au plus. C'est bien connu.

— Mais il me faudrait une doctrine, un système !

— Faites comme tout le monde, reprenez-en un bien éculé, vaguement épousseté, ou alors, si vous avez la flemme de chercher, créez-en un. Tenez, je vous donne un point de départ. Faites donc un livre sur la proposition : tout est dans tout et réciproquement. Si cela marche, vous en écrirez un deuxième sur la proposition inverse : rien n'est dans rien, et réciproquement aussi. Mais surtout faites bien emmerdant pour décourager les critiques. »

Mes bien chers frères

Précisions
inédites
sur l'Au-delà

« Une femme eut sept maris. A la résurrection des morts, auquel sera-t-elle ? » La question était ironique. On se souvient de cette discussion entre Jésus et les Sadducéens (Mt 22). Ceux-ci, contrairement aux Pharisiens, ne croyaient pas en la résurrection des morts. Or, l'une de mes paroissiennes me posait à nouveau la question du Paradis. Ou plus exactement : de la question du mariage au Paradis. Mais elle, contrairement aux Sadducéens, croyait en la résurrection des morts. Presque trop. Elle avait surtout beaucoup plus d'humour qu'eux. C'était le goûter des personnes âgées. Je faisais le tour des tables, saluant les unes et les autres. J'aperçus une dame que je ne connaissais pas ; une nouvelle. Elle semblait un peu triste. « Vous avez l'air sombre, madame. Que se passe-t-il ? — J'ai perdu mon mari il y a un mois. » Puis, son visage s'illumina comme chez quelqu'un que la curiosité intellectuelle ranime aussitôt. « Mais, Là-Haut, on ne se reconnaît pas, j'espère ? — Pourquoi dites-vous cela ? demandai-je, surpris. — Parce qu'on sera des âmes ! — Oui, des âmes, mais aussi des corps, car nous ressusciterons tous à la fin des temps. Si, si, nous nous reverrons. — Alors, je le reverrai ? — Oui, bien sûr, vous le reverrez, votre mari ! » répondis-je à la fois enthousiaste et enflammé. Je pensais, lourdeau que je suis, devoir ressusciter son espérance. « Ah mais, j'connais les hommes... J'le connais ! Il se sera remis avec quelqu'un ! — Mais non, madame, rassurez-vous : « A la résurrection, on ne prend ni mari ni femme, mais on est comme des anges dans le ciel. » (Mt 22,30). Il n'y aura plus de péché non plus. Tout aura été pardonné. »

Abbé Guy Marie



La Grande Guerre

par Txomin

Le 28 juin 1914, à Sarajevo...

A compter de ce numéro, le Libre Journal consacrera cette dernière page à une série d'articles sur la Grande Guerre qui éclata voilà quatre-vingts ans. A cette occasion, nous présentons la thèse inédite d'un jeune chercheur en histoire qui remet en question, sur les origines de cette tragédie européenne, des points acquis, semble-t-il, depuis toujours.

Cela ne manquera pas d'ouvrir force discussions. Nous donnerons la parole à quiconque, de bonne foi et appuyé sur des recherches sérieuses, voudrait contester ces travaux.

SDB

Le 28 juin 1914, à Sarajevo, l'archiduc François-Ferdinand, prince héritier d'Autriche-Hongrie, était assassiné. Le tireur, Gavrilo Prinzip, immédiatement arrêté, déclara aussitôt appartenir à une organisation terroriste, "La Main noire", dirigée par le colonel Dimitrijevic, chef des services secrets de l'armée serbe.

Cet aveu suffit à l'Autriche-Hongrie pour fonder la thèse de la responsabilité des Serbes dans l'attentat. Aujourd'hui encore, la plupart des historiens de la guerre de 14-18 reprennent cette thèse fondée sur les seuls "aveux" de Gavrilo Prinzip, que pourtant rien ne conforte, et négligent le fait que le premier souci d'un affilié à une société secrète est évidemment de cacher

l'identité de ses commanditaires. sauf s'il est un provocateur. Les Serbes avaient, il est vrai, avec la double monarchie, un contentieux territorial sur la Bosnie-Herzégovine annexée par l'Autriche-Hongrie le 5 octobre 1908. Mais le même mobile vaut pour les mahométans.

En 1878, en effet, le Traité de Berlin avait autorisé l'Autriche-Hongrie à occuper militairement la Bosnie et l'Herzégovine placées sous domination islamique depuis 1463. Un artifice diplomatique indiquait toutefois que cette occupation austro-hongroise se faisait "au nom du sultan". La transformation de ce "protectorat" en annexion fut perçue, en dépit des compensations en Bulgarie et au Kosovo, comme une humiliation par l'Empire ottoman.

Imposé par Londres et Vienne qui n'avaient pas accepté le Traité de San Stefano signé quatre mois plus tôt, ce Traité de Berlin mécontenta d'ailleurs tout le monde.

Les Serbes se trouvaient privés de la Bosnie, du Kosovo, de la Raska et de la Macédoine serbe. Et ce en dépit de la tentative de génocide perpétrée par les Turcs en avril 1876.

Les Bulgares voyaient leur pays démembré et remplacé pour les deux tiers sous domination turque. Là aussi en dépit de la tentative de génocide exécutée deux ans plus tôt par Constantinople (cent mille Bulgares massacrés sur ordre de Mourad V le fou).

Les Grecs, contrairement à leurs espérances, ne récupéraient ni la Thrace, ni la Macédoine, ni les territoires grecs d'Anatolie. Enfin, les musulmans perdaient tout espoir de reprendre jamais la Bosnie-

Herzégovine et se voyaient imposer des réformes en faveur des chrétiens de l'empire osmanli.

Cette humiliation venait à la suite d'une série ininterrompue d'affronts commencés avec la défaite de Vienne, parachevée à Lépante, puis à Karlovitz où leur avait été imposé un traité honteux, puis à Passarowitz dont le traité sanctionna la défaite de 1718.

Autant d'avanies que le Traité de Belgrade marquant la fin de la guerre austro-islamique en 1739 et le redressement turc n'avait pas fait oublier.

On le vit bien lorsqu'au lendemain du Traité de Berlin, en 1878, Constantinople, reniant ses promesses, déclencha un massacre généralisé des populations grecques, bulgares et serbes sous domination islamique.

De 1878 à 1912, l'épuration ethnique entreprise par les musulmans albanais provoqua l'exode d'un demi-million de Serbes du Kosovo et de Macédoine. Ce qui suscita une véritable explosion du nationalisme serbe.

Mais l'annexion de la Bosnie, le 5 octobre 1908, provoqua un effet semblable à Constantinople où le Comité Union et Progrès avait pris le pouvoir trois mois plus tôt sous couvert d'une vieille potiche : Mahomet V.

Ces "jeunes Turcs" ultra-nationalistes n'ignoraient évidemment pas que François-Joseph, héritier des Habsbourg, appartenait à la dynastie qui les humiliait depuis trois siècles. Ils avaient, pour le haïr, d'aussi bonnes et d'aussi nombreuses raisons que les Serbes. **(à suivre...)**